



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

FERNAND DUPLESSIS

OU

MÉMOIRES D'UN MARI.

(Deuxième partie.)



FERNAND DUPLESSIS

OU

**MÉMOIRES D'UN MARI**

(DEUXIÈME PARTIE)

PAR

EUGÈNE SUE.

2



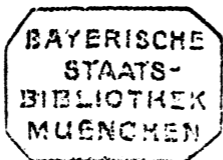
Bruxelles et Leipzig,

KIESSLING ET COMPAGNIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

Rue montagne de la Cour, 26.

1853





**FERNAND DUPLESSIS**

OU

# **MÉMOIRES D'UN MARI.**

(Deuxième partie.)

Quel changement s'était donc opéré dans l'esprit, dans les principes de Césarine? Confondu de surprise, je gardai un moment le silence; puis l'entretien suivant commença entre nous :

**CÉSARINE.**

Combien de choses nous avons à nous dire, mon ami!

**MÉMOIRES D'UN MARI, T. 2.**

1

MOI.

C'est vrai, mais j'aurai, malgré moi, beaucoup de distractions... vous êtes si belle...

CÉSARINE.

Vrai?... vous me trouvez encore belle?

MOI.

Oh! Césarine... je t'adore!

CÉSARINE.

Fernand, je vous en supplie... parlons raison... Tant d'événements se sont accomplis depuis notre séparation!

MOI.

Hélas! le passé!!

CÉSARINE.

Je vous comprends, mon ami, le souvenir du passé vous pèse... vous attriste... vous embarrasse... n'est-ce pas? Rassurez-vous... je vais vous délivrer au plus vite de ce poids douloureux.

MOI.

Oui... bien douloureux... car j'ai été bien coupable...

CÉSARINE.

Voyons, mon ami, n'exagérons rien... Après la mort de ce pauvre Hyacinthe, avez-vous refusé de m'épouser? Non... Vous m'avez dit : « Césarine, je suis prêt à tenir ma parole en honnête homme; mais, en honnête homme, je vous l'avoue loyalement, je ne me crois pas mûr pour le

mariage; je ne me sens pas capable de répondre de votre bonheur à venir... » Ne valait-il pas mieux, Fernand, me tenir ce langage d'une rude sincérité, que de contracter légèrement une union indissoluble, que de nous exposer ainsi tous deux, plus tard, à de vains regrets, à d'amers chagrins domestiques ?

MOI.

Mais, Césarine, vous étiez mère... et... mon devoir...

CÉSARINE.

Votre devoir était de ne pas m'abandonner... Vous m'avez offert de vous charger de notre enfant.

MOI.

Cependant vous m'avez répondu ces paroles écrasantes : « Gardez votre argent; vous n'entendrez jamais parler de moi... » Ah! Césarine, je vous avais cruellement blessée!

CÉSARINE.

Oui... d'abord je vous ai maudit.

MOI.

Et ensuite?

CÉSARINE.

Ensuite... je vous ai pardonné! Dieu (elle me montra le christ), ce doux Sauveur, ne nous prêche-t-il pas le pardon, la résignation! Mon langage vous étonne, mon ami? Vous m'avez quittée presque païenne, et vous me retrouvez chrétienne. Vous saurez tout à l'heure le secret de cette heureuse conversion.



MOI.

Oui, votre langage m'étonne, mais cette surprise est pour moi délicieuse... Pauvre ange!... qu'êtes-vous devenue après notre séparation?

CÉSARINE.

En deux mots, voici ce qui m'est arrivé : Je vous ai dit, je crois, autrefois, que j'avais une cousine au Havre?

MOI.

Non... ou du moins je ne me rappelle pas cette circonstance.

CÉSARINE.

Ma cousine était mariée à un officier de la marine marchande. Aussitôt après notre rupture, je rassemblai le peu que m'avait laissé le pauvre Hyacinthe, j'allai rejoindre ma cousine... et lui appris que, veuve et bientôt mère, mais ne possédant que de modiques ressources, je venais, songeant à l'avenir, lui demander conseil... Elle m'accueillit comme une sœur; il fut convenu que je resterais chez elle durant le temps de ma grossesse... et qu'ensuite nous aviserions... Malheureusement, je vous l'ai dit, Fernand, mes chagrins, mes remords, notre séparation avaient profondément altéré ma santé! Ce pauvre enfant est mort avant de naître...

Madame Jefferson fondit en larmes; son adorable visage exprimait une douleur si vraie, que, cachant ma figure dans mes mains, je pleurai beaucoup. Au bout de

quelques instants, Césarine reprit d'une voix entrecoupée :

— Pardon, Fernand... mais ce souvenir...

**MOI.**

C'est à moi de te demander pardon... pardon à genoux; le chagrin que t'a causé notre rupture... l'a tué dans ton sein... ce malheureux enfant!...

**CÉSARINE.**

Ah! c'est vous aussi, Fernand, que je regrettais en lui!... C'est vous dire quel fut mon désespoir... Ma cousine était pieuse; elle avait, comme moi, un enfant bien-aimé; elle mêla ses larmes aux miennes; mais ses regrets s'exprimaient en des paroles d'une piété si tendre, si pénétrante, si doucement résignée, que ce langage, nouveau pour moi, me toucha profondément; les idées religieuses de ma première enfance, plutôt endormies qu'éteintes, se réveillèrent peu à peu; ma cousine, charmée de mes heureuses aspirations, me fit connaître son confesseur. Les instructions paternelles de ce vénérable ecclésiastique achevèrent de m'ouvrir les yeux : grâce à lui, je découvris les ineffables trésors de consolation que nous donne une foi sincère; car alors, ces douleurs, que Dieu nous envoie comme épreuve ou comme punition, loin de les maudire, si cruellement qu'on les ressent, l'on s'en glorifie presque; la main qui nous frappe n'est-elle pas celle du Tout-Puissant, dont les vues sont impénétrables?...

Que vous dirai-je, mon ami? je vis dans la mort de notre malheureux enfant le châtement de ma faute; la conscience de la justice de cette peine me rendit la résignation plus facile; puis j'aimais à croire que Dieu, apaisé par mon repentir, par la ferveur de mes prières, vous ferait grâce de votre part dans cette expiation, mon Fernand; j'éprouvais une sainte joie à souffrir ainsi, espérant que seule je souffrais. Ces pensées épuraient l'amour inaltérable auquel j'avais voué ma vie; désormais absent, et pour toujours éloigné de moi, je pouvais sans être coupable vous aimer encore, mon ami... Ces réflexions si consolantes prirent sur moi chaque jour un nouvel empire... et hâtèrent ma guérison.

Je croyais rêver en entendant madame Jefferson s'exprimer de la sorte. L'irrésistible sincérité de son accent, la suavité de ses paroles, ce mélange de résignation, de piété fervente et d'amour, me causaient une émotion qui allait jusqu'au respect; puis je me demandais avec effroi quelles avaient dû être les douleurs de l'existence de cette jeune femme si pieuse, durant son mariage avec le monstre de dépravation qu'elle avait épousé... Je n'avais pas interrompu Césarine... Elle poursuivit ainsi :

— Ma santé était complètement rétablie, lorsque le hasard m'offrit une ressource honorable et imprévue; le mari de ma cousine faisait, en sa qualité de capitaine d'un vaisseau marchand, la traversée de France en Amérique; au retour de l'un de ses voyages, il nous apprit

que si je l'acceptais, il m'avait trouvé une excellente condition, celle de dame de compagnie auprès d'une de nos compatriotes, riche et âgée, qui habitait New-York; il fallait seulement que je connusse la langue anglaise, afin de pouvoir donner des ordres aux domestiques de la maison de cette dame. J'acceptai cette offre inespérée avec empressement; je m'occupai pendant deux mois à apprendre l'anglais; le mari de ma cousine parlait parfaitement cette langue, ses leçons me servirent beaucoup; je travaillais nuit et jour, et lorsqu'il retourna en Amérique, je partis avec lui, sachant assez d'anglais pour me faire comprendre. Le capitaine me présenta à notre compatriote, madame de Surval; je lui plus, et elle rendit ma condition aussi douce que possible. Je vivais de votre souvenir, Fernand... et Dieu continuait de me protéger, car mon amour était devenu aussi innocent qu'il avait jadis été coupable.

MOI.

Ange aimé! Hélas! une question me brûle les lèvres... et j'ose à peine vous l'adresser.

CÉSARINE.

Quelle question, Fernand?

MOI.

Et votre mariage?

CÉSARINE.

Au nombre des amis intimes de madame de Surval se

trouvait l'un des hommes les plus honorables de New-York, vieillard aimé, estimé de tous... M. Jefferson.

MOI.

Que dites-vous?

CÉSARINE.

D'où vient, Fernand, votre surprise?

MOI.

Quoi! M. Jefferson! aimé, estimé, vénéré de tous, lui, ce crapuleux débauché que l'infamie de ses mœurs a fait chasser par deux fois des villes où il résidait!

CÉSARINE.

Mais c'est un mensonge horrible, une calomnie exécrationnelle! Ah! Fernand, cette offense à la mémoire du meilleur, du plus noble des hommes m'est cruelle... oh! bien cruelle... surtout de votre part!

Et je vis des larmes couler des yeux de madame Jefferson, dont les traits exprimèrent une indignation douloureuse; ma stupeur se doit concevoir : évidemment les renseignements recueillis par M. Godefroid sur le mari de Césarine étaient complètement faux, ou bien elle avait été trompée par l'hypocrisie de ce misérable.

— Césarine, lui dis-je, je vous ai involontairement affligée, pardonnez-le-moi; je vais vous expliquer en deux mots la cause de mon erreur; tout ce qui vous touche m'intéresse. Hier, je me trouvais avec une personne qui

a longtemps habité l'Amérique; j'avais appris, il y a quelques années, votre mariage; je m'informais (né vous sachant pas veuve) de ce qu'était moralement M. Jefferson... Je n'ose maintenant répéter des paroles qui, tout à l'heure, vous ont si profondément blessée; mais ajoutant foi à des rapports dont je ne pouvais mettre en doute la sincérité... je devais croire que la délicatesse de votre cœur, la juste susceptibilité de vos sentiments religieux avaient été péniblement éprouvés par ce mariage.

CÉSARINE.

Oh! merci, mon ami, de vos paroles! Grâce à Dieu, vous n'êtes que l'écho involontaire d'une abominable calomnie qui me surprend encore plus qu'elle ne me révolte! Il m'eût été trop douloureux de penser que vous ne partagiez pas mes sentiments de vénération pour l'homme de bien dont la mémoire me sera toujours chère et sacrée!

MOI.

Je ne saurais vous dire de quel poids cette assurance de votre part allège mon cœur; j'étais toujours poursuivi par cette pensée que ce mariage avait été pour vous une source de chagrins.

CÉSARINE.

Écoutez la suite de mon récit, Fernand; et comme moi vous aurez horreur d'une calomnie non moins insensée qu'odieuse! Je vous le disais tout à l'heure, le digne, l'excellent M. Jefferson était l'un des amis intimes de madame

de Surval; jamais vieillard n'a réuni plus de riante bonté à de plus solides et de plus aimables vertus; il visitait souvent madame de Surval, et passait presque toutes ses soirées en tiers avec nous. Au bout de quelques mois, cette dame, déjà fort âgée, tomba malade : j'eus le malheur de la perdre; le lendemain de sa mort, M. Jefferson, qui jamais jusqu'alors ne m'avait laissée supposer qu'il s'occupât de moi, me dit simplement, noblement, ceci :

« Madame, j'ai pu depuis longtemps vous apprécier; notre vieille amie n'existe plus; je me regarderais comme le plus heureux des hommes si je pouvais passer près de vous le peu de jours qui me restent à vivre... Mais, de grâce, madame, ne vous méprenez pas sur mes intentions, je suis vieux, vous êtes jeune et belle (pardon, Fernand, je vous rapporte les paroles de M. Jefferson), je vous demande seulement de daigner être pour moi ce que vous étiez pour madame de Surval, une *amis*... une *filie*... rien de plus... Mais comme la position de dame de compagnie auprès d'un homme, si âgé qu'il soit, ne saurait convenir à votre dignité, faites-moi l'honneur, madame, d'accepter ma main... » Et voilà l'homme contre lequel on ne rougit pas d'imaginer d'infâmes calomnies! ajouta madame Jefferson d'une voix altérée en portant son mouchoir à ses yeux, de nouveau baignés de larmes.

L'émotion navrante de Césarine, la dignité des termes dans lesquels, selon son récit, M. Jefferson avait de-

mandé sa main, tout me persuadait de la fausseté des accusations portées contre lui par M. Godefroid; à moins que Césarine, aveuglée sur la réalité, poussant la reconnaissance ou le respect humain jusqu'à une sorte d'héroïsme, ne regardât comme un devoir de défendre, même par le mensonge, la mémoire de l'homme dont elle portait le nom, si justement attaquée que fût cette mémoire. Je repris :

— Les nobles paroles que vous venez de me rapporter, Césarine, sont, ainsi que vous me l'avez dit, la meilleure réponse à une calomnie dont je regrette de m'être fait l'écho; l'on ne pouvait, en effet, montrer plus de délicatesse et de générosité que n'en a montré M. Jefferson dans cette circonstance.

CÉSARINE.

Il a tenu sa promesse, mon ami; jusqu'au jour où j'ai eu le malheur de le perdre, il a été pour moi un père... le plus tendre des pères.

MOI.

Rien qu'un père pour vous, malgré votre beauté?... malgré votre jeunesse?

CÉSARINE.

Je vous aimais toujours, Fernand... tout autre mariage que celui-là eût été pour moi impossible... Je n'étais que la *fil*le de M. Jefferson... la plus respectueuse, la plus dévouée des filles... mais mon cœur était à vous!



Mon ravissement fut extrême en entendant ces mots de madame Jefferson; il m'était si doux d'y croire!

— Ah! m'écriai-je enivré, mon cœur aussi, malgré bien des égarements, est resté tout à toi, Césarine!

— Mon Fernand, reprit-elle avec un sourire enchanteur, de grâce, ne troublez pas ma mémoire par de si tendres paroles; permettez-moi d'achever le récit du passé... c'est avec bonheur que nous parlerons du présent.

La mort de madame de Surval me laissait de modiques ressources, l'avenir m'inquiétait. J'avais pu de mon côté apprécier, depuis longtemps, l'élévation du caractère de M. Jefferson; les conditions du mariage qu'il me proposait me permettaient de vivre de votre souvenir, Fernand... et cela sans honte, sans remords; car, quoi qu'il pût arriver, j'étais résolue de ne vous revoir jamais : j'épousai donc M. Jefferson.

MOI.

Après cette union, vous êtes venus en France?... A Paris?

CÉSARINE.

M. Jefferson crut m'être agréable en me proposant ce voyage, mais ce voyage je le désirais... et je le craignais à la fois.

MOI.

Pourquoi cela?

CÉSARINE.

Vous habitez la France, Fernand..

MOI.

Ainsi, vous craigniez de vous rapprocher de moi?

CÉSARINE.

Oui, mon cœur vous appartenait, mais je n'étais plus libre, et j'aurais regardé comme un crime aux yeux de Dieu, comme une infamie à mes propres yeux, de tromper mon mari... Ce que je vous dis vous étonne, mon ami? Il vous paraît étrange qu'après avoir indignement trompé Hyacinthe, cet ange de bonté, je me sois fermement résolue de rester fidèle à M. Jefferson? c'est que maintenant je suis chrétienne. Tenez, mon Fernand, je vous aime, oh! je vous aime, voyez-vous, comme jamais femme n'a aimé! Mon amour a survécu aux chagrins, à notre séparation, aux années... et pourtant si je vous avais revu lors de mon voyage à Paris, avec M. Jefferson, je serais morte plutôt que de trahir mes devoirs. Heureusement, peu de temps après notre arrivée en France, j'appris votre mariage; j'en ressentis d'abord une douleur poignante, presque désespérée, puis j'élevai mon âme à Dieu! et je priai pour vous, mon ami; je priai aussi pour celle-là qui, plus heureuse que moi, vous consacrait sa vie!

MOI.

Oh! Césarine, que d'amour! que faire pour m'en rendre digne?

CÉSARINE.

Vous laisser adorer... mon Fernand...

Jamais je n'oublierai l'accent, le regard de madame Jefferson en prononçant ces derniers mots. Je me jetai à ses pieds; mais faisant un violent effort sur elle-même, elle me repoussa d'une main tremblante, se dégagea de nouveau de mes bras, et me dit avec émotion en me montrant d'un geste l'image du Christ :

— Ah! Fernand, oubliez-vous devant qui nous sommes ?

Je me rassis loin d'elle en appuyant sur ma main mon front brûlant. Césarine, non moins troublée que moi, gardait le silence; enfin, au bout de quelques instants, elle reprit, d'une voix d'abord altérée, mais qui se raffermir peu à peu :

CÉSARINE.

Mon ami, permettez-moi d'achever mon récit. M. Jefferson et moi nous passâmes dix-huit mois à Paris; il se plut à m'environner de tous les prestiges de l'opulence; à nos fêtes somptueuses accourait la plus brillante société de Paris, et de ces fêtes je m'amusais comme d'un vain spectacle; vous ne pouviez pas être là, Fernand, pour leur donner l'attrait qui, à mes yeux, leur manquait... Au bout de dix-huit mois, de graves intérêts rappelèrent mon mari aux États-Unis; la mauvaise foi d'un ami qu'il croyait éprouvé lui causait un chagrin violent; un pénible voyage qu'il fut obligé de faire dans le sud de l'Amérique, où je l'accompagnai, porta une atteinte mortelle à sa santé; je le ramenai à New-York, et là...

je le perdis... Ses derniers moments furent exemplaires comme sa vie; il mourut en homme de bien... en chrétien!... lui... lui... si indignement calomnié auprès de vous! Pardon, mon ami, ajouta Césarine, ne pouvant retenir ses larmes, pardon... si je pleure à ce souvenir... ou plutôt vous comprendrez mon attendrissement. Hélas! cet homme excellent s'était montré pour moi, jusqu'à la fin, si tendre... si dévoué, si bon!... Il m'entourait d'une sollicitude paternelle, et son unique occupation était mon bonheur!

MOI.

Ah! Césarine, vos larmes me touchent, elles me prouvent la noblesse de votre cœur.

CÉSARINE.

Après la mort de M. Jefferson, le soin de quelques intérêts me retint assez longtemps aux États-Unis, puis je revins en France... il y a environ deux mois de cela. J'appris alors, Fernand... votre veuvage... j'appris aussi que, rentrant dans le monde, plus brillant, plus recherché que jamais, vous étiez parti pour un voyage en Suisse, où vous accompagniez une des femmes les plus charmantes et les plus à la mode de Paris.

MOI.

C'est vrai... mais...

CÉSARINE.

Laissez-moi achever, je vous prie; ce n'est pas un reproche

que je vous adresse, mon ami. Plus qu'à toute autre le passé me commande l'indulgence... Désormais libre de mes actions, je me suis dit ceci : « J'épouserai Fernand, s'il m'aime encore, sinon je finirai mes jours dans une maison religieuse... »

MOI.

Vous, Césarine?

CÉSARINE.

D'où vient votre surprise? Ne vous ai-je pas dit, mon ami, que grâce à Dieu j'avais jusqu'ici trouvé dans la religion d'ineffables consolations?

MOI.

Sans doute... mais à votre âge, belle comme vous l'êtes, vous ensevelir dans un cloître?

CÉSARINE.

A quoi bon ma beauté si vous ne m'aimez plus, Fernand? Qu'est-ce que le monde sans vous? Ne serait-il pas à mes yeux peuplé d'indifférents? Et puis si vous saviez combien la foi est douce aux cœurs affligés! avec quelle céleste générosité Dieu nous récompense de reporter vers lui l'ardent et périssable amour que nous inspire sa créature... Ah! mon ami, félicitez-moi! Quel que soit mon sort, il sera digne d'envie... Si mes dernières espérances ne sont pas exaucées, s'il me faut renoncer à être votre femme... je serai l'épouse du Seigneur, et cet amour-là... dure l'éternité !!!

Madame Jefferson prononça ces mots avec une sorte d'ardeur mystique, en levant ses beaux yeux vers le christ; leur expression de pieuse langueur me rendit presque jaloux, et je m'écriai, cédant à un entraînement involontaire :

— Césarine... tu m'aimes! tu me l'as dit!!! Oh! tu seras à moi! tu seras ma femme... promets-le-moi! jure-le-moi!

CÉSARINE.

Oh! mon Fernand, si je pouvais vous croire?

MOI.

Quoi... tu doutes encore!

CÉSARINE.

Non, je ne doute pas de vos paroles, mon ami; non, je ne veux pas en douter! Cependant, avant d'engager à jamais notre destinée l'un à l'autre, recueillons-nous, et laissez-moi vous expliquer d'abord la cause de ma présence dans cette maison voisine de la vôtre...

MOI. \*

Où vous vous rendez presque chaque jour...

CÉSARINE.

Qui vous l'a dit?

MOI.

Je le sais.

CÉSARINE.

Eh bien! oui, Fernand, chaque jour, depuis votre ar-

rivée de voyage, je venais dans cette maison; savez-vous pourquoi? C'était, non pour vous épier bassement, j'en prends Dieu à témoin! mais afin de juger par moi-même de votre vie intime... Oh! ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles, mon ami! ma piété n'a rien d'acérbe et d'intolérant! si elle me commande la rigueur envers moi-même, elle me commande l'indulgence envers autrui. Vous êtes jeune, mon ami, vous cédez aux passions de votre âge; je devais m'attendre à voir chez vous peut-être une maîtresse... là n'était pas ma crainte : ce que je redoutais... pardonnez-moi cet injuste soupçon... ce que je redoutais, c'était de vous surprendre livré à l'orgie, à ces dégradants plaisirs qui avilissent l'âme et la flétrissent à jamais. Grâce à Dieu, mes appréhensions étaient vaines : mieux que cela, en étudiant attentivement votre physionomie durant vos promenades du matin dans votre jardin... plus d'une fois j'ai cru remarquer sur vos traits une sorte de douloureux accablement. Une fois, entre autres, je vous ai vu vous asseoir sur un banc non loin de la fenêtre d'où je vous regardais; vous vous croyiez seul... inaperçu... vous avez pleuré, mon Fernand!

MOI.

C'est vrai... il y a de cela quelques jours...

CÉSARINE.

Mon ami, ne me croyez pas méchante! Et cependant je voyais couler vos larmes avec une sorte de plaisir.

« Malgré ses brillants succès, malgré le luxe qui l'environne, mon Fernand n'est pas heureux, me disais-je, il regrette ou il désire un bonheur autre que celui dont il jouit ; ces plaisirs éphémères et factices auxquels il se livre avec tant d'ardeur ne satisfont pas son âme... il souffre... Quelle félicité pour moi si j'avais le secret de sa guérison! »

MOI.

Oh! tu m'aimes! tu m'aimes!

CÉSARINE.

Autant qu'une femme peut aimer! Je me plais à vous le répéter, mon Fernand! Mais l'amour vrai n'est ni aveugle ni égoïste, et lorsqu'il a pour but unique un engagement aussi saint que celui du mariage... Mais pardon...

MOI.

Que voulez-vous dire?

CÉSARINE.

Vous me croyez peut-être plus dévote que pieuse, mon ami?... et cependant la différence est grande...

MOI.

Si vous saviez combien, au contraire, je suis profondément touché de cette piété douce et sincère qui se traduit à chacune de vos paroles. Hélas! si ma première femme avait eu conscience de ses devoirs religieux et de



ceux qu'ils imposent, beaucoup de chagrins lui eussent été, ainsi qu'à moi, épargnés. Par malheur, ma femme s'en tenait machinalement aux pratiques extérieures... la foi lui manquant...

CÉSARINE.

Plaignons-la, mon ami, plaignons-la doublement, pour elle et pour vous! Croyez-le, de sa jeunesse, Dieu aura eu pitié dans sa miséricorde infinie! Mais en deux mots je termine : Je vous disais donc que, résolue, si vous m'aimiez encore et si mon offre vous convenait, d'unir mon sort au vôtre, je voulais toutefois, avant de prendre une décision, m'assurer des garanties que vous pourriez m'offrir pour notre bonheur commun; voilà pourquoi, à votre insu, je le croyais du moins, je venais chaque jour me renseigner moi-même sur votre vie intime...

MOI.

Et ces renseignements ?

CÉSARINE.

Est-ce que, s'ils ne me donnaient pas une espérance certaine pour l'avenir... je vous aurais avoué, Fernand, que je vous aimais encore ?

MOI.

Oh! Césarine! redis-le encore ce mot enchanteur... tu m'aimes...

CÉSARINE.

Oui, oui, et de cet amour je suis fière, et pour vous

et pour moi... Il est presque l'excuse de notre faute passée, puisqu'il a survécu à l'absence, aux années, au remords, au repentir! Maintenant, mon ami, décidez... j'obéirai; notre sort est entre vos mains, prononcez!... qu'aucune considération en ce qui me touche ne vous arrête... Voici, en deux mots, ma position : Je ne saurais plus être votre maîtresse... mes principes religieux me défendraient contre tout entraînement... je ne puis être que votre femme... sinon... je me retire dans un couvent. Ainsi, quelle que soit votre résolution, mon sort est digne d'envie : ou je me donne à Dieu, ou je me donne à vous... Le mariage nous offre, ce me semble, de grandes chances de bonheur; nous nous connaissons; nous savons qui nous sommes; nous n'aurons donc pas, comme ceux-là qui se marient presque inconnus l'un à l'autre, à craindre ces surprises, ces désenchantements d'une si funeste influence pour l'avenir. Ainsi, mon ami, prononcez... Hier, malgré votre désir et le mien, j'ai remis à aujourd'hui notre entrevue; je voulais vous laisser réfléchir à loisir sur ces mots qui résument notre situation et qui ont été presque les premiers prononcés par moi : *Fernand, je suis veuve!*

Madame Jefferson, en résumant notre situation par les mots : Mon Fernand, je suis veuve! rappelait à ma pensée que le moment critique était enfin venu. L'enivrement croissant que me causait la beauté de Césarine, ma surprise de la retrouver si pieuse et de l'entendre m'af-

firmer, avec un irrésistible accent de sincérité, que M. Jefferson, indignement calomnié, était un homme de bien, tout m'avait fait oublier la question positive de ce mariage; en un mot, la question d'argent, que Césarine, par oubli ou à dessein, laissait complètement de côté; je me souvenais seulement, non sans anxiété, qu'elle venait de dire, dans le cours de l'entretien, « que la découverte d'un indigne abus de confiance avait frappé presque mortellement M. Jefferson, rappelé aux États-Unis par de graves intérêts. » Sa fortune avait-elle été compromise par cet abus de confiance? Je l'ignorais et je ne pouvais, en ce moment, éclaircir mes doutes à ce sujet; il me fallait donc, à l'instant même, déclarer à Césarine s'il me convenait ou non de l'épouser; aucune échappatoire ne me restait. Elle venait de me raconter le passé, je devais la croire, ou, si je la soupçonnais de mensonge, m'éloigner d'elle à jamais.

Ces réflexions, si rapides qu'elles se présentassent à ma pensée, m'obligèrent à garder quelques moments le silence; silence réfléchi, concevable d'ailleurs, lorsqu'il s'agit d'un engagement si grave. Soudain je crus possible, sans pour cela sortir de la délicate réserve que m'imposaient les circonstances, de trouver le moyen d'amener madame Jefferson à s'expliquer sur l'état de sa fortune. Prolongeant alors volontairement mon silence, j'attendis qu'elle m'adressât la parole, ce qu'elle fit au bout de quelques instants, me disant d'un air surpris et inquiet :

— Fernand, vous ne me répondez pas?

MOI.

Ah! Césarine, une pensée poignante m'est tout à coup venue et m'effraye.

CÉSARINE.

Que voulez-vous dire?

MOI.

Je me laissais aller au charme de vous entendre, de vous regarder... Absorbé par le souvenir et l'espérance, j'oubliais les réalités de la vie. Hélas! ces réalités sont, je le crains, un obstacle insurmontable à notre mariage.

CÉSARINE.

Grand Dieu!... Ah!... je me croyais plus forte contre un coup si imprévu!

Madame Jefferson, en s'exprimant ainsi, pâlit; sa voix s'altéra, et elle leva tristement ses yeux remplis de larmes vers l'image du Christ, en murmurant :

— Seigneur! Seigneur! vous l'ami, le consolateur des affligés, ne m'abandonnez pas dans ce moment suprême; donnez-moi le courage de renoncer à ma dernière illusion.

Il m'est impossible de rendre l'expression de résignation désespérée qui se peignit soudain sur les traits enchanteurs de madame Jefferson, bientôt baignés de larmes. Profondément ému, je me mis à genoux près d'elle; je pris ses mains dans les miennes : je les trouvai froides.

— Césarine, m'écriai-je, pardon, oh! pardon de l'affli-

ger ainsi, mais le devoir, mais la vérité dictent mon langage.

Elle tourna vers moi ses yeux éplorés, et répéta en me regardant avec surprise :

— Le devoir... la vérité?...

MOI.

Ah! je regrette aujourd'hui, pour la première fois de ma vie, de n'être pas riche, riche à millions!

CÉSARINE.

Mon Dieu, Fernand, est-ce l'agitation où je suis, est-ce manque d'intelligence? mais je vous comprends de moins en moins. Que parlez-vous de millions?

MOI.

Hélas! si je possédais des millions... je ne ressentirais pas les incertitudes et l'appréhension qui me navrent.

CÉSARINE.

Quelle appréhension?

MOI.

Césarine... il y a un mot odieux qui ne devrait pas être prononcé entre nous : le mot *argent*... et cependant...

CÉSARINE.

Oh! mon Fernand, je devine la délicatesse de ton cœur!... je devine pourquoi tu regrettes de n'être pas riche à millions! Ma fortune, voilà donc ce qui cause tes

appréhensions, les incertitudes? ma fortune! Ah! soyez béni, mon Dieu, je vous rends grâce!... je m'étais alarmée à tort!

Madame Jefferson prononça ces derniers mots avec une expansion si radiieuse, avec un tel accent d'ahégement, que je frissonnai...

Convaincue sans doute que, par délicatesse, je reculai devant la disproportion de fortune que je supposais, Césarine semblait me donner à entendre que, grâce à Dieu, mes scrupules étaient vains, son mari ne lui ayant légué sans doute qu'une modeste aisance...

Cette découverte ne dépassait pas mes prévisions; cependant je restai pendant un moment atterré de l'interprétation donnée par madame Jefferson à mes paroles inachevées, dont le sens était, dans ma pensée, absolument contraire à celui qu'elle lui attribuait. Serrant alors avec force mes deux mains dans les siennes, et attachant sur moi ses grands yeux dont la langueur brûlante me troubla de nouveau, elle reprit, d'une voix palpitante de bonheur :

— Quoi... mon Fernand... ma fortune est le seul obstacle à notre mariage? Ton exquise délicatesse s'émeut... s'effraye... parce que tu me crois riche à millions... De là ton regret de n'être pas aussi riche que moi? Rassure-toi, mon ange aimé, je ne possède qu'un très-modique revenu...

— Telle est donc la triste réalité! pensai-je avec accablement.

Mes dernières espérances s'évanouissaient comme un songe; il ne me restait plus qu'à trouver des raisons plausibles pour rompre avec madame Jefferson; si enivrante que fût sa beauté, si éperdument amoureux que je me sentisse encore, si sérieuse que me parût pour l'avenir la garantie de ses principes religieux.... ce mariage devenait impossible.

Tâchant alors de me tirer de mon mieux de cette position si difficile, en sauvegardant les apparences, je repris :

— Oui... vous êtes presque pauvre, ma Césarine... je m'en étais douté à l'aspect de ce modeste appartement où rien ne rappelait votre opulence passée; aussi vous disais-je que pour la première fois de ma vie « je regrettais de n'être pas riche à millions! »

CÉSARINE.

Quoi! parler encore de millions?

MOI.

Mon amie, lorsque j'ai fait allusion à cette misérable *question d'argent* qui n'aurait pas dû être prononcée entre nous, vous m'avez interrompu... et vous vous êtes complètement méprise sur le sens de mes paroles.

CÉSARINE.

Comment cela?

MOI.

Vous avez supposé que je vous croyais riche à millions

et que ma délicatesse s'effrayait à la pensée d'épouser une femme dix fois plus riche que moi...

CÉSARINE.

Telle n'était donc pas votre pensée?

MOI.

Loin de là! je faisais non pas allusion à votre opulence, mais à la fortune que vous deviez naturellement m'attribuer!... Or, Césarine... si pénible que me soit cet aveu... je dois vous le faire... je suis presque entièrement ruiné.

CÉSARINE.

Grand Dieu!... Que m'apprenez-vous?

MOI.

La révolution de 1830 m'a porté un coup désastreux; j'avais placé des fonds dans des entreprises industrielles! ils y ont été engloutis; j'ai dû vendre ma terre à vil prix, afin de remplir mes engagements; il me reste au plus un capital de quatre-vingt mille francs; j'ai malheureusement continué de vivre avec un certain luxe, mais je vois l'abîme où je cours; je suis décidé à trancher dans le vif et aller m'enterrer au fond d'une province jusqu'à la fin de mes jours.

CÉSARINE.

Ainsi, vous êtes ruiné, Fernand?

MOI.

Oui... ou peu s'en faut!



CÉSARINE.

Cela m'afflige pour vous... mais non pour moi... Qu'est-ce que cela me fait que vous soyez ruiné... puisque vous m'aimez?

MOI.

Je vous le dis en toute sincérité, mon amie, notre rencontre imprévue, en réveillant en moi un amour plus vif encore que par le passé, m'a causé une sorte de vertige; hier, cette nuit, ce matin, tout à l'heure... subissant votre charme irrésistible, je ne réfléchissais pas... mais soudain j'ai été rappelé aux tristes nécessités de la vie, lorsque est venu le moment d'enchaîner à jamais par une promesse votre destinée à la mienne.

CÉSARINE.

Fernand, écoutez-moi, je vous en supplie... le peu que vous possédez encore, et ce que moi-même... je possède nous suffit.

MOI.

Pauvre ange aimé, je vous comprends : « Qu'importe la fortune! notre amour nous reste; nous vivrons dans quelque modeste et riante retraite ignorée de tous! »

CÉSARINE.

Quoi... mon Fernand... une pareille existence ne te semble pas céleste ?

MOI.

A cette existence je me résigne, la nécessité m'y con-

traint; mais pour rien au monde je ne voudrais, Césarine, vous imposer les privations que je dois subir; je vous disais que pour la première fois de ma vie je regrettais de ne pas posséder des millions... oh! oui, car la vie que j'aurais rêvée pour vous si belle, pour vous qui parrez le luxe plutôt qu'il ne vous pare, eût été une vie splendide, rayonnante comme votre beauté! Mais vous voir réduite à la médiocrité, mais vous exposer peut-être à la réaction chagrine, amère, des ressentiments de ma ruine, ressentiments que la solitude aigrira sans doute! non, Césarine, non; j'ai trop conscience de moi-même; j'apprécie en mal comme en bien... ma valeur; oh! oui, riche comme je l'étais autrefois, mûri par l'expérience d'un premier mariage, vous aimant comme je vous aime, Césarine, vous connaissant ainsi que je vous connais, j'aurais répondu de notre bonheur; mais vous voir réduite, pauvre ange, à une condition si opposée à celle que j'aurais désirée pour vous... franchement, cela m'est impossible! chaque jour je me dirais : « Elle s'est sacrifiée à moi! un autre sans doute (et son dernier mariage le prouve), un autre lui eût offert une existence digne d'elle : mais près de moi elle végète... elle endure presque des privations!... Non, non... une pareille résolution est au-dessus de mes forces! Plus heureuse que moi, Césarine, il vous reste du moins la consolation d'une piété fervente...

CÉSARINE.

Ainsi, Fernand, si vous possédiez cent, deux cent mille

livres de rente, ou seulement la fortune que vous avez perdue, vous m'épouseriez si pauvre que je sois?

MOI.

En doutez-vous! Pouvez-vous me faire cette question?

CÉSARINE.

Si j'acceptais votre main dans ces conditions, vous ne m'accuseriez d'aucune arrière-pensée cupide?

MOI.

Moi, grand Dieu! Ah!... de votre part ce soupçon m'est pénible.

CÉSARINE.

Vous ne me reprocheriez pas de manquer de délicatesse en vous épousant, moi si pauvre... vous si riche?

MOI.

Pouvez-vous le croire?

CÉSARINE.

Alors, ce que vous me verriez faire sans me mésestimer, vous le feriez vous-même?

MOI.

Que voulez-vous dire?

CÉSARINE.

Enfin, si j'avais été aussi riche que vous souhaitiez de l'être, afin de rendre mon existence splendide, vous m'auriez épousée sans la moindre hésitation?

MOI.

Sans hésitation... je ne sais... Il est des disproportions de fortune devant lesquelles les scrupules de la délicatesse s'éveillent.

CÉSARINE.

Quoi! mon ami, vous admettez que moi pauvre je n'éprouve aucun scrupule à vous épouser si vous étiez riche, et ces scrupules, vous les éprouveriez? ils seraient un obstacle à notre mariage si je possédais de grands biens?

MOI.

Césarine... à quoi bon ces vaines suppositions?

CÉSARINE.

Et si ce n'étaient pas de vaines suppositions?

MOI.

Comment?

CÉSARINE.

Si j'avais voulu me donner une fois de plus l'adorable plaisir d'admirer la noblesse de votre cœur, l'élévation de votre caractère, mon ami, en vous mettant à l'épreuve ?

MOI.

M'éprouver!

CÉSARINE.

Si cette épreuve, bien inutile, je le savais d'avance,

m'avait plus que jamais démontré, mon Fernand, la délicatesse de votre âme, votre sagesse, votre prudence, votre tendre sollicitude pour moi? Oui, car enfin autrefois vous m'avez dit : « Césarine, j'ai juré de vous épouser, je suis prêt à accomplir ma promesse en honnête homme, mais en honnête homme, je dois vous l'avouer, je ne me sens pas mûr pour le mariage. » Aujourd'hui, fidèle à votre passé, vous me dites : « Césarine, je vous aime aussi passionnément que jamais, mon plus ardent désir serait de m'unir à vous; mais ma fortune a été presque entièrement détruite par les événements; cette perte m'est doublement sensible à cette heure, parce que j'aurais voulu vous entourer de toutes les somptuosités du luxe; je peux, moi, me résigner à la médiocrité, mais vous faire partager mon existence précaire... non, non... mon caractère, déjà aigri par ma ruine, s'aigrirait davantage encore en vous voyant subir des privations; non, encore une fois, non! Oh! je le sais, un fou, un égoïste répèterait ce dicton vulgaire : *une chaumière et son cœur*, et se dirait : épousons d'abord cette femme qui réveille en moi une ardente passion que je ne peux satisfaire que par le mariage, celle dont je suis épris ayant des principes trop arrêtés pour consentir à être désormais ma maîtresse. »

MOI.

Césarine... mon Dieu, que dites-vous?

CÉSARINE.

Mon Fernand, de nouveau vous m'aimez passionné-

ment. Une femme ne se trompe pas sur l'impression qu'elle produit... un égoïste aurait dit à votre place : épousons d'abord, adienne que pourra! Devant cette folle et égoïste résolution, vous avez reculé, mon ami, et au bonheur, au repos de mon avenir, vous avez vaillamment sacrifié votre amour! Soyez béni, mon Fernand, et surtout pardonnez-moi cette épreuve; mais, hélas! il s'agissait pour moi et surtout pour vous d'un engagement sacré! Je voulais l'entourer de toutes les garanties désirables. Rassurez-vous donc, mon Fernand, je suis riche... oui, riche à millions, ainsi que vous désirez de l'être! vos vœux sont comblés, cette immense fortune est à vous, tout à vous, je n'en veux rien garder! Et maintenant, dites, mon ami, dis, mon amant, veux-tu épouser la pauvre Césarine? le veux-tu, dis?

Madame Jefferson prononça ces derniers mots avec un accent passionné, en me couvant de ses grands yeux humides et ardents; elle était si séduisante, si provocante en ce moment, la soudaine révélation de sa fortune me causait un tel éblouissement, qu'incapable de raisonner, de réfléchir, et, j'en jure Dieu, subissant cent fois plus le charme irrésistible de la *femme* que celui de la *millionnaire*, pensant même qu'elle me trompait peut-être sur sa situation de fortune afin de m'arracher une promesse que je ne pourrais rétracter sans indignité, je me jetai éperdu à ses pieds en m'écriant :

— Je t'aime! je t'aime!... Je veux que tu sois à

moi... pauvre ou riche, ciel ou enfer, Césarine, tu es à moi?

Madame Jefferson, cédant à un entraînement invincible, me serra fortement contre son sein palpitant; ma bouche effleura la sienne; mais aussitôt, me repoussant et se dégageant de mes bras, elle alla se jeter à genoux devant le crucifix, leva vers lui ses mains jointes, et murmura d'une voix défaillante :

— Oh! mon Dieu!... vous qui m'avez consolée, soutenue, dans mes afflictions, donnez-moi la force de *lui* résister; faites que, réhabilitée de ma faute passée, j'arrive à l'autel le front haut... et sans honte...

Ce mélange d'amour brûlant et de piété fervente, l'inexprimable beauté de Césarine, ainsi agenouillée, et je ne sais quel frénétique désir de disputer au ciel cette âme chancelante, me donnèrent une sorte de vertige. Je saisis dans mes bras madame Jefferson agenouillée, et je la forçai de se relever. Mais, échappant de nouveau à mon étreinte, elle s'écria d'un ton de douloureux reproche, à la fois rempli de tendresse et de dignité :

— Ah! Fernand! respectez celle qui sera si fière de porter... d'honorer votre nom!

Puis, profitant de mon trouble, elle courut à sa cheminée, sonna vivement et par deux fois, en me disant d'une voix altérée :

— Mon ami, de grâce, calmez-vous, ma femme de chambre va entrer dans un moment.

Ces mots me rappelèrent à moi-même; je me jetai sur un siège; madame Jefferson se rassit à quelque distance de moi, et pendant un instant nous gardâmes le silence; bientôt la mulâtresse parut à la porte du salon et dit :

— Madame m'a sonné?

— Aurore, approchez de ce divan ma table à écrire, répondit Césarine.

La mulâtresse obéit et se disposa à se retirer; mais madame Jefferson ajouta :

— Restez.

Puis elle commença d'écrire deux lettres d'une main tremblante encore d'émotion; ces lettres écrites, elle dit à sa femme de chambre de lui allumer une bougie afin de cacheter les enveloppes : ceci fait, et s'adressant à moi :

— Monsieur Duplessis, seriez-vous assez bon pour remettre le plus tôt possible cette lettre à M. Turpin, mon notaire; il s'agit de l'affaire en question. Il vous donnera tous les renseignements possibles sur ce que vous savez.

Je pris presque machinalement la lettre de madame Jefferson; au moment de me confier la seconde missive, elle ajouta :

— Connaissez-vous madame la marquise de Montbrison?

— Je l'ai souvent rencontrée dans le monde...

Madame Jefferson consulta l'heure marquée par sa pendule, réfléchit un moment et ajouta :

— Soyez encore assez bon pour remettre aujourd'hui,



vous-même, cette lettre à madame de Montbrison ; vous la trouverez certainement chez elle de quatre à six heures.

— Je m'empresserai, madame, de m'acquitter de la commission dont vous voulez bien me charger, répondis-je en recevant la lettre et attendant le départ de la mulâtresse pour prendre congé de Césarine ; mais celle-ci devinant ma pensée :

— Il me faut vous renvoyer, mon cher monsieur Duplessis ; je crains que vous laissiez passer l'heure à laquelle vous trouverez mon notaire et madame de Montbrison.

Je compris la vanité de ma persistance à vouloir rester seul avec madame Jefferson, et me levant :

— Quand aurai-je maintenant, madame, l'honneur de vous voir ?

— Mais demain, à la même heure qu'aujourd'hui, si vous le désirez...

— Ne pourrais-je pas me présenter chez vous ce soir, madame, afin de vous transmettre la réponse de votre notaire et de madame de Montbrison ?

— Ce soir... non... je suis un peu souffrante ; je me mettrai au lit de bonne heure... Mais à demain, n'est-ce pas ? mon cher monsieur Duplessis.

Et, selon la coutume anglaise, elle me tendit la main ; je la pris... elle était brûlante, et serra la mienne avec une force, si je puis dire, contenue ; puis Césarine ajouta :

— A demain.

— A demain, madame.

Je quittai le salon, et je trouvai dans l'antichambre Stephen, le nègre; il me salua respectueusement et m'ouvrit la porte de l'escalier.

Au moment où je sortais, je me croisai avec un ecclésiastique qui entrait chez madame Jefferson. Le palier était assez obscur; je ne pus distinguer les traits de ce prêtre, sur qui la porte se referma; je supposai qu'il était le confesseur ou le directeur de Césarine, et je me fis conduire chez M. Turpin, son notaire.

Lorsque j'eus quitté la maison de madame Jefferson, mille pensées confuses se présentèrent à mon esprit; je les repoussai, je ne voulais m'abandonner à mes réflexions, les approfondir qu'après mon entrevue avec le notaire.

Je me demandais aussi quel pouvait être le sujet de la lettre que je devais remettre à madame la marquise de Montbrison. Sans m'être jamais fait présenter chez elle, je la rencontrais journellement dans le monde, et souvent j'avais pu, en causant avec elle, apprécier l'agrément et l'élévation de son esprit. Agée d'environ soixante ans, elle était, dans toute l'acception du mot, une *très-grande dame* et une *très-grande femme de bien*, ainsi que l'on disait autrefois. La solidité de son caractère, la noblesse de ses manières, la sûreté de ses relations, son excellent sens, sa piété fervente, mais exempte de toute affectation,

sa haute naissance, ses amitiés illustres, imposaient à tous une vénération profonde; on l'aimait autant qu'on la respectait. Madame de Montbrison, ainsi que me le disait un jour madame de Belval, « était peut-être la seule femme de qui l'on n'osait ou de qui l'on ne pouvait médire. » Son intelligente charité était inépuisable; elle présidait une œuvre de secours fondée par ses soins, et déployait, disait-on, dans le gouvernement de cette maison autant de mansuétude que de pénétration et de fermeté. Une partie notable de ses revenus défrayait les dépenses de cet établissement. Que dirai-je? madame de Montbrison, avec moins de supériorité dans la pensée, moins de charme dans l'esprit et moins d'héroïsme dans le caractère, était *la madame Raymond de l'aristocratie*, si je peux m'exprimer ainsi. En admettant, comme je me plaisais à le supposer, que madame de Montbrison eût quelques relations suivies avec Césarine, elles devaient considérablement rehausser celle-ci à mes yeux.

J'arrivai bientôt chez M. Turpin, l'un des notaires de Paris les plus recommandables; on m'introduisit dans son cabinet, et, après avoir attentivement lu la lettre que je lui remis :

— Je dois, monsieur, me dit-il, d'après l'invitation de madame Jefferson, vous rendre un compte exact de la fortune qu'elle possède et dont elle m'a fait l'honneur de me confier la gestion.

M. Turpin, prenant alors dans un casier un registre,

s'assit à son bureau, feuilleta ce carnet, et, lisant à haute voix l'énoncé des valeurs qu'il avait en compte, il les inscrivait sur une feuille de papier.

De ces valeurs, tel était le chiffre écrit par M. Turpin sur la note qu'il me remit :

Huit cent soixante mille francs en rentes cinq pour cent,	ci.	860,000
Cinq cent vingt mille francs en rentes trois pour cent,	ci.	520,000
Onze cent quatre-vingt mille francs sur les fonds anglais,	ci.	1,180,000
Trois cent mille francs en actions sur la Banque de France,	ci.	300,000
Quatre cent dix-huit mille francs sur la Banque d'Angleterre,	ci.	418,000
Trois cent quatre-vingt mille francs en bons du Trésor français,	ci.	380,000
En caisse ou payables à vue chez MM. de Rothschild frères, sept cent vingt-huit mille francs,	ci.	728,000

Total des valeurs ci-dessus énoncées, quatre millions trois cent quatre-vingt-six mille francs.

— Tel est, monsieur, m'avait dit M. Turpin en me remettant cette note, tel est l'état actuel de la fortune de madame Jefferson. Désirez-vous d'autres renseignements à ce sujet? je suis à vos ordres.

— Je vous remercie, monsieur; les détails que vous

avez bien voulu me donner me suffissent, et en ma qualité d'ancien ami de madame Jefferson, je suis heureux d'apprendre de vous, monsieur, que sa fortune est dans une situation florissante.

— Ah! monsieur, me dit le notaire avec émotion, quel ange que madame Jefferson! elle distribue en aumônes deux ou trois fois plus qu'elle ne dépense pour elle... Je le sais mieux que personne, je suis le caissier de sa bienfaisance. Madame Jefferson se contente d'un appartement modeste, de deux servantes et d'un domestique, elle qui pourrait, sans outrepasser ses revenus, avoir le plus grand train de maison!

— Je suis profondément touché, monsieur, de vous entendre apprécier ainsi madame Jefferson... les richesses que lui a laissées son mari sont en de dignes mains.

— Oh! certainement, monsieur, car jamais l'on n'a fait plus noble usage d'une grande fortune.

— Monsieur, dis-je au notaire, avez-vous connu M. Jefferson?

— Non, monsieur, je n'ai eu l'honneur d'être en rapport avec madame Jefferson que depuis son veuvage.

— Je vous adresse cette question, monsieur, parce que malheureusement la calomnie s'attache souvent à la mémoire des gens de bien, et j'avais entendu dire que l'origine de la fortune de M. Jefferson était entachée d'usure et de fraude.

— Monsieur! s'écria le notaire, c'est une indigne calomnie... si j'en juge du moins d'après les sentiments de reconnaissance et de vénération dont madame Jefferson m'a toujours paru pénétrée pour son mari.

— C'est aussi dans les termes les plus honorables qu'elle m'a parlé de lui; je suis donc, ainsi que vous, monsieur, enclin à croire que l'on a voulu noircir la mémoire de cet honnête homme.

— Une autre raison, monsieur, milite en sa faveur. Durant son séjour à Paris, M. Jefferson a reçu chez lui la meilleure compagnie; or, est-il concevable que la bonne compagnie accepte les invitations d'un malhonnête homme? Est-il surtout concevable qu'une femme aussi vertueuse, aussi pieuse que madame Jefferson, ait épousé un malhonnête homme?

— J'ai fait comme vous, monsieur, cette réflexion; je vous remercie encore de tout le bien que vous m'avez dit de madame Jefferson, car l'on est toujours heureux d'entendre louer ses amis par des personnes dignes de les apprécier.

Je quittai M. Turpin, et je me rendis chez madame de Montbrison. La certitude de savoir Césarine quatre fois millionnaire me causait une sorte d'éblouissement; je croyais rêver. Cette fortune dépassait toutes mes prévisions; presque involontairement, je pensais déjà au luxe que l'on peut déployer lorsque l'on possède plus de deux cent mille livres de rente; et cette opulence, je la devrais

à l'amour d'une femme ravissante! L'avenir me semblait alors tellement radieux, que je ~~redoutais~~ quelque soudain mécompte. Absorbé par ces pensées, j'arrivai chez madame de Montbrison. Le hasard voulut qu'elle fût seule lorsque l'on m'annonça dans son salon. Assez surprise de me voir, car je n'avais jamais été présenté chez elle, la marquise me dit poliment :

— Je m'estimerai toujours, monsieur, très-heureuse de vous recevoir; mais je ne comptais pas aujourd'hui sur cette bonne fortune.

— Ce n'est pas une visite que j'ai l'honneur de vous faire, je viens m'acquitter d'une commission dont madame Jefferson a bien voulu me charger.

— Ah! monsieur, m'eussiez-vous été inconnu, je vous aurais accueilli avec empressement, à la seule recommandation de madame Jefferson.

Ces mots si flatteurs pour Césarine, prononcés par une femme qui jouissait dans le monde d'une extrême et universelle considération, me furent délicieux à entendre; je remis à la marquise la lettre qui lui était adressée. Elle la lut, parut assez surprise, et me dit en souriant avec un remarquable accent de bienveillance :

— Monsieur Duplessis, je suis maintenant doublement heureuse de la circonstance qui vous amène ici; veuillez prendre la peine de vous asseoir. Puis elle ajouta après un moment de réflexion : Vous ignorez sans doute le contenu de cette lettre?

— Oui, madame.

— Voulez-vous me permettre de vous la lire?

— Avec le plus grand plaisir, madame.

— Voilà ce que m'écrit madame Jefferson, reprit madame de Montbrison. Et elle lut :

« Madame la marquise,

» Vous avez parfois bien voulu me dire que vous me faisiez l'honneur de penser de moi quelque bien; souffrez que je m'autorise de vos bontés pour vous adresser une prière.

» Je n'ai plus de mère, je n'ai plus de famille; je suis sur le point de contracter un nouveau mariage; daignerez-vous, madame, au nom de cet intérêt presque maternel dont vous m'avez donné tant de preuves, m'accorder la grâce de m'accompagner à l'autel?

» Après la bénédiction de Dieu, ce que j'ambitionnerais le plus au monde, dans ce moment si solennel, serait de voir cette union placée sous vos auspices, madame; celui que j'épouse et moi nous verrions dans cette faveur le plus heureux, le plus honorable présage pour notre avenir.

» J'ose à peine espérer, madame, la réussite d'un vœu cher à mon cœur; c'est demander beaucoup pour mon peu de mérite; mais croyez-le, madame, ce témoignage si particulier, si éclatant de votre estime, me donnerait de nouvelles forces pour vous suivre, hélas! de bien loin, dans cette noble voie où vous marchez à la



tendre admiration de ceux qui vous aiment autant qu'ils vous vénèrent; permettez-moi, madame la marquise, de me compter avec orgueil parmi ceux-là, et de vous offrir ici l'expression de mon inaltérable reconnaissance et l'assurance de mes sentiments les plus respectueux.

» CÉSARINE JEFFERSON. »

J'allais adresser la parole à madame de Montbrison lorsqu'elle m'interrompit et me dit en souriant :

— Pardon, monsieur Duplessis, il y a un post-scriptum à cette lettre, et souvent, vous le savez, les post-scriptum sont fort significatifs; celui-ci est, je crois, de ce nombre. Veuillez donc l'entendre.

« P. S. M. Fernand Duplessis veut bien se charger de cette lettre pour vous, madame. Oserai-je vous prier de lui donner *verbalement* votre réponse? Si par bonheur elle m'est favorable, M. Fernand Duplessis partagera, n'en doutez pas, madame, ma profonde gratitude envers vous. »

— Tel est, monsieur, ce post-scriptum, ajouta madame de Montbrison en déposant sur la table la lettre de Césarine. Vous le voyez... j'avais, je crois, raison de vous dire que ces dernières lignes n'étaient pas sans importance; veuillez donc répondre de ma part à madame Jefferson que je serai ravie de lui donner, selon qu'elle

le désire, cette preuve d'affection et d'estime... *de profonde estime*, ajouta la marquise en appuyant sur ces derniers mots. C'est pour moi non-seulement un grand plaisir, mais un impérieux devoir, de témoigner en cette grave circonstance et aux yeux de tous l'intérêt si vif et si parfaitement mérité que m'inspire madame Jefferson.

— Soyez assurée, madame, qu'ainsi qu'elle l'a prévu, je partage sa profonde reconnaissance pour vos bontés.

— Monsieur Duplessis, me dit la marquise avec émotion, rendez-la heureuse... c'est un ange!

— Madame... croyez...

— Pardonnez-moi de vous interrompre; mais l'importance de l'engagement dont il s'agit, mon âge, l'affection presque maternelle que je porte à cette chère Césarine, la confiance qu'elle met en moi, tout m'autorise à vous parler d'elle... comme je vous parlerais de ma fille... et à vous dire encore : Rendez-la heureuse, c'est un ange!

— Ah! madame! si jusqu'ici mon estime pour madame Jefferson n'avait pas égalé mon attachement pour elle, j'apprendrais à connaître tout ce qu'elle vaut... par la bienveillance que vous lui témoignez...

— Ce n'est pas seulement de la bienveillance, c'est une tendre amitié que je ressens pour elle, et cependant je ne connais cette enchanteresse que depuis quelques mois..

— Je vous l'avoue, si honorables que fussent pour elle ses relations avec vous, madame Jefferson me les avait jusqu'à présent cachées... par modestie sans doute.

— J'accepte la flatterie, reprit en souriant la marquise, mais en retour de cette flatterie, vous ne vous choquerez pas de mes paroles?

— Je vous écoute, madame.

— Monsieur Duplessis, je vous crois un galant homme dans toute l'acception du mot.

— Madame...

— Oh! attendez! si je n'avais que de telles vérités à vous dire, je ne vous aurais point demandé la permission d'être sincère; je vous crois donc fort galant homme, mais vous êtes ce qu'on appelle un homme à succès; autre vérité sans doute peu désobligeante... Cependant, convenez-en, ne serait-il pas malheureux, cruellement malheureux, que cette chère enfant ne trouvât point en vous, je ne dirai pas les égards qu'elle mérite... vous êtes incapable de manquer d'égards envers elle, mais ne trouvât point chez vous l'attachement profond, dévoué, auquel elle a tant de droits?

— Je vous comprends, madame, et je vous remercie de votre franchise... vous faites sans doute allusion aux soins que j'ai rendus à madame de...

— Monsieur Duplessis, reprit vivement la marquise en m'interrompant, de grâce, pas de noms propres! Depuis bien des années, je vis dans le monde, et toujours je me suis efforcée de ne rien entendre, de ne rien voir, de ne rien croire, de ce qui pourrait diminuer mon estime envers des personnes que je rencontre journalle-

ment! Je vous le déclare, je suis aussi crédule à l'endroit du bien qu'invinciblement sceptique à l'endroit du mal...

— Alors, madame, croyez au bien, croyez au vrai, croyez à cette assurance que je vous donne; oui, j'ai conscience des devoirs que m'impose mon mariage avec madame Jefferson, devoirs délicieux à remplir auprès de celle que vous appelez une enchanteresse!

— Merci, merci, pour elle et pour moi de cette assurance, monsieur Duplessis : Césarine est douée d'un si charmant naturel, de si aimables vertus; elle est si pieuse, de cette piété qui ne se révèle que par la tolérance et par des bienfaits, qu'il est impossible de résister au sérieux et doux attrait qu'elle inspire; et puis, quel tact parfait! Savez-vous que la lettre qu'elle m'a écrite est un petit chef-d'œuvre de délicatesse et de convenances! Ah! monsieur Duplessis, il vous sera si facile de rendre cette chère enfant heureuse!...

— Vous daignez lui servir de mère, madame... L'engagement que je prends envers vous est doublement sacré.

— Et j'y crois... Je suis certaine de votre sincérité.

— Combien je me félicite, pour madame Jefferson, du hasard heureux qui vous a rapprochée d'elle, madame. Vous allez sans doute me trouver très-indiscret, mais j'aurais le plus vif désir de savoir comment elle a eu l'honneur et le bonheur de vous connaître?

— Rien de plus simple : je ne l'avais jamais vue, je savais seulement qu'il y a quelques années, M. Jeffer-

son, riche Américain, donnait des fêtes brillantes...

— Pardon, madame; dans le monde, que disait-on de M. Jefferson?

— Je ne suis jamais allée chez lui, mais je crois que dans le monde on disait... ce que l'on dit toujours des riches étrangers qui donnent des fêtes, qu'en un mot l'on se moquait un peu de lui... Mais j'ai su, par sa femme, qu'il était grand homme de bien, d'une bonté parfaite et d'une piété fervente.

— C'est ainsi qu'elle me l'a toujours dépeint.

— Je n'avais donc jamais vu madame Jefferson, lorsqu'un jour elle est venue chez moi m'offrir un don considérable en faveur de l'œuvre que je dirige; elle me fit cette généreuse offrande avec tant de modestie et une grâce si touchante; elle me plut, me charma tellement lors de notre première entrevue, que je lui demandai avec instance de ne pas borner là nos relations : il en a été ainsi; elles sont devenues très-fréquentes, et pouvant dès lors entrer dans l'intimité de sa vie, je m'étonnai de ce que, belle, jeune et digne d'être recherchée, madame Jefferson fuyait le monde pour se consacrer à une retraite absolue. Jamais elle ne recevait personne, sinon l'ecclésiastique qui dirige sa conscience. Souvent, entrant chez elle, je la trouvais en larmes, agenouillée devant l'image du Christ. Malgré mon affection croissante pour cette chère enfant, je n'osais solliciter une confidence qu'elle ne jugeait point à propos de me faire... mais je la croyais

en proie à un chagrin secret... peut-être, et j'espère ne pas me tromper, peut-être le mariage dont il s'agit doit-il changer ce chagrin en une joie durable!

Une visite que l'on vint annoncer à madame de Montbrison interrompit notre entretien, et je pris congé d'elle.

. . . . .  
Ce soir, je viens de consigner ici les souvenirs de cette journée si remplie...

. . . . .  
Et maintenant réfléchissons :

Un fait désormais acquis domine tous les autres.

**CÉSARINE EST RICHE A MILLIONS!**

La question *matérielle* de mon mariage est donc hors de toute discussion. Cet opulent mariage, il dépend de moi de le contracter.

J'ai si habilement *manœuvré* que madame Jefferson, loin de soupçonner mes arrière-pensées cupides, est persuadée que d'abord je la croyais pauvre, et que, par un dévouement rempli de prudence et de délicatesse, j'avais eu le courage de sacrifier mon amour aux craintes de la voir, en m'épousant, partager la condition précaire que m'imposait ma ruine.

Examinons la question morale de cette union :

Deux faits d'une importance capitale sont aussi désormais acquis.

Les principes religieux de Césarine, et la considération, l'estime toute particulière que lui témoigne madame

la marquise de Montbrison, femme non moins remarquable par la sagacité de son jugement que par sa haute vertu.

Je me disais autrefois et hier encore :

« Césarine a oublié déjà pour moi ses devoirs d'épouse... Pourquoi, si je l'épouse, ne les oublierait-elle pas pour un autre que pour moi? »

Pourquoi?... me répondrais-je maintenant, pourquoi? Parce que la religion lui commande la rigoureuse observance de ses devoirs d'épouse.

Ne l'ai-je pas vue deux fois aujourd'hui, prête à céder à l'entraînement de son amour, chercher un refuge aux pieds du Christ et me résister avec tendresse et dignité?

Cependant, notre ancienne liaison, la liberté dont nous jouissions tous deux à cette heure, eussent rendu sa faiblesse moins coupable; mais non! telle est la puissance de la foi de Césarine, qu'elle a puisé la force de s'échapper de mes bras; et pourtant... elle m'aime passionnément!

Comment penser que, devenue ma femme, elle me tromperait? Ses principes religieux seuls, à défaut d'amour, ne doivent-ils pas à l'avenir la sauvegarder sûrement? Combien autrefois j'ai amèrement regretté qu'Albine ne fût pas dévote; quels efforts j'ai tentés pour la rendre esclave de ses pratiques religieuses, où je voyais pour moi tant de garanties de sécurité!

Donc, Césarine est quatre fois millionnaire; la solidité

de ses principes prouvée, consacrée, si je puis dire, par l'honorable et vive amitié de madame de Montbrison, me donnent une ferme confiance dans l'avenir.

En face de pareilles certitudes, puis-je encore hésiter à conclure ce mariage?

Remémorons-nous froidement certains incidents de cette journée, scrutons-les à fond.

Ce dont je suis profondément surpris, c'est de la complète dissemblance du portrait de M. Jefferson, tracé par sa veuve, et du portrait tracé par M. Godefroid.

Selon celui-ci, cet Américain, enrichi par la fraude et l'usure, était un monstre de dépravation qui passait sa vie dans les plus mauvais lieux.

Selon sa veuve, au contraire, cet homme réunissait toutes les vertus et n'avait jamais été pour elle qu'un père, malgré leur mariage.

Entre ces deux versions, si radicalement opposées, laquelle croire?

D'un côté, je ne saurais mettre en doute la loyauté de M. Godefroid; quel intérêt aurait-il d'ailleurs à me tromper? Admettons l'exactitude de ses informations.

En ce cas, madame Jefferson aurait été complètement abusée sur la moralité de son mari; sinon, elle mentait avec une audace, avec une hypocrisie effroyables.

Mais dans quel but mentirait-elle?

Ne se rendrait-elle pas beaucoup plus intéressante à mes yeux en se *posant* comme victime d'un mariage



odieux? A quoi bon, si cela est faux, m'assurer que cet homme n'a jamais été pour elle qu'un père? Ne sais-je point assez le monde pour comprendre que, tout vieux qu'il est, un homme qui épouse une ravissante jeune femme l'épouse pour être son mari?

Oui, mais en admettant que Césarine mente effrontément et que M. Jefferson ait été réellement tel que me l'a dépeint M. Godefroid, elle est trop intelligente pour ne pas supposer qu'une femme capable d'accepter sciemment la main d'un crapuleux débauché, qu'une femme surtout assez honteusement sympathique à un pareil misérable pour qu'il lui eût laissé tous ses biens, devait, à mes yeux, conserver quelque souillure d'une telle union; et cela est parfaitement vrai, car si j'étais convaincu de la réalité des renseignements à moi donnés par M. Godefroid sur M. Jefferson, je ne sais si j'épouserai sa veuve, malgré sa dévotion, malgré ses grands biens, malgré la brûlante passion que j'éprouve de nouveau pour elle.

Admettons que Césarine mente effrontément! sa dévotion ne serait donc qu'une abominable hypocrisie, et, à force de ruse, de dissimulation, d'habile et insinuante fausseté, elle aurait surpris la haute estime de madame de Montbrison, « toujours facile à croire au bien, m'a-t-elle dit elle-même, et presque invinciblement sceptique à l'endroit du mal. » Ce n'est pas tout. Césarine aurait osé me peindre sous de nobles traits ce vieillard affreusement dépravé, dont elle a hérité! elle aurait osé

l'appeler le plus vénérable des pères! Pleurer saintement sa mémoire! affecter les dehors d'une piété fervente! avoir toujours aux lèvres le nom du Christ! peut-on supposer un pareil assemblage de perfidie, de mensonge et de perversité? C'est absurde! une femme assez scélérate pour concevoir une si odieuse machination a un but! Or, quel but peut avoir madame Jefferson, sinon de m'épouser?

Soit; elle veut à toute force m'épouser. Quels sont donc les avantages inestimables que je lui apporte?

Est-ce un grand nom, une fortune considérable, une position sociale inespérée?

Je n'apporte rien de tout cela à Césarine. Avant de me savoir ruiné, elle n'ignorait pas que ma fortune d'autrefois s'élevait au quart de la sienne; mon nom est honorable et rien de plus. Madame Jefferson, veuve d'un riche banquier, amie de madame la marquise de Montbrison, qui peut lui ouvrir les portes du meilleur et du plus grand monde, n'a point à attendre de notre mariage une position supérieure à celle dont elle jouit aujourd'hui. Encore une fois, quel intérêt aurait-elle à entasser tant de mensonges, tant d'hypocrisies afin de me tromper?

Parce qu'elle m'aime, parce qu'elle craint peut-être que, malgré sa beauté, sa richesse, je ne consente pas à épouser la veuve de l'infâme Jefferson.

J'admets cela; mais alors il faut qu'elle m'aime avec idolâtrie; et dans la profondeur même de cette passion ne

dois-je pas trouver des garanties de sécurité pour l'avenir ?

Des garanties?... que sais-je ?

Une femme capable de tant de dissimulation pour arriver à ses fins ferait montre d'une bien dangereuse hypocrisie; mais, encore une fois, je suis fou! Césarine, aujourd'hui, m'a par deux fois résisté; ce n'est donc pas une liaison coupable et éphémère qu'elle poursuit, mais une union durable et sainte; or, pour atteindre à ce noble but, elle emploierait des moyens honteux et pervers !

Encore une fois, c'est absurde, impossible! je divague! A force de vouloir creuser le fond des choses, j'arrive à des ténèbres impénétrables où ma raison s'égaré! Non! madame Jefferson est sincère! sa dévotion vraie est presque l'une des conséquences de son organisation ardente et sensible! les Espagnoles, les Italiennes offrent ce fréquent mélange d'amour et de piété fervente. Et, par sa nature, Césarine a de grandes analogies avec le type méridional. M. Jefferson était un homme de bien outrageusement calomnié, sinon, sa femme aveuglée a été sa dupe et non la complice de sa vie crapuleuse, ou bien encore, ainsi que je le disais à M. Godefroid, cet homme après son mariage aura été, par l'heureuse influence de sa jeune femme, converti à une vie meilleure!

Loin de moi des suppositions insensées! ma résolution

est prise; j'épouse madame Jefferson, la plus jolie femme de Paris, et riche de plus de deux cent mille livres de rente!

. . . . .  
Je viens de relire ces pages écrites hier au soir. La nuit porte conseil; je suis toujours dans l'intention de contracter ce mariage, mais j'ai réfléchi à ceci; abondance de précautions ne nuit jamais. Voici donc à quoi je me décide.

Un secret pressentiment me dit qu'il est pour moi d'une grave importance de savoir, *au vrai*, ce qu'était M. Jefferson, et à ce sujet de soumettre l'opinion de M. Godefroid à une épreuve contradictoire; j'en ai le moyen. J'ai souvent rencontré dans le monde M. John Taylor, secrétaire de la légation américaine à Paris: il pourra, je n'en doute point, parfaitement me renseigner sur M. Jefferson.

Hier Césarine, en me chargeant de remettre sa lettre à madame de Montbrison, a employé un moyen aussi ingénieux que délicat de me donner des preuves de sa moralité, car la marquise, en consentant pour ainsi dire à servir de mère à madame Jefferson en l'accompagnant à l'autel, prouve ainsi dans quelle haute estime elle la tient.

Grâce à ce précédent, rien de plus facile pour moi que de mettre madame Raymond à même d'apprécier Césarine, et de me dire sa pensée tout entière; si son appré-

ciation concorde avec celle de madame de Montbrison, que pourrai-je désirer de plus?

Novembre 1852.

Plus que jamais la nécessité de ce journal m'est démontrée; ce *memento* de mes secrètes pensées, de mes doutes, de mes appréhensions, consignées ici jour par jour, devra réunir les éléments nécessaires à fixer enfin mes irrésolutions.

Ce matin, j'ai écrit à madame Raymond pour la prier de vouloir bien me recevoir dans la soirée; puis, je me suis rendu chez M. John Taylor, secrétaire de la légation des États-Unis en France. Il m'a très-courtoisement accueilli. Je lui ai dit que d'assez graves intérêts m'obligeaient de m'adresser confidentiellement à lui afin d'obtenir des renseignements précis sur la fortune et la moralité de M. Jefferson.

La réponse de M. John Taylor à ce sujet a été complètement identique à celle de M. Godefroid. Et, dans la franchise républicaine de son indignation, M. Taylor m'a même instruit de nouvelles et honteuses particularités sur l'origine de la fortune de M. Jefferson et sur ses mœurs abominables. Ainsi, le frère de madame Raymond aurait plutôt affaibli que chargé les couleurs du hideux portrait du dernier mari de Césarine.

— Ah ! monsieur, ai-je dit à M. Taylor, combien la

femme de cet homme a dû souffrir! Passer ses jours auprès d'un pareil misérable... L'infortunée était cruellement à plaindre!

— *Elle... à plaindre?* me répondit le secrétaire de légation avec un sourire dont l'expression m'épouvanta...

A ce moment, un domestique entra, disant « que M. le ministre des États-Unis désirait parler à M. Taylor. » J'eus d'abord envie d'insister auprès de ce dernier afin de savoir comment je devais interpréter son exclamation et son sourire au sujet de madame Jefferson : une fausse honte me retint, et, contradiction étrange, je le confesse ici, j'eus vaguement peur d'apprendre des vérités que je voulais ignorer, parce qu'elles pouvaient ruiner mes projets... Puis, pour m'excuser vis-à-vis de moi-même de ce que je fermais peut-être ainsi volontairement les yeux à la lumière, je tâchai de me persuader que j'attachais une importance exagérée au sourire de monsieur Taylor, et que son exclamation : *Elle... à plaindre!* (en parlant de la veuve de Jefferson) pouvait s'interpréter de mille manières.

Je quittai donc le secrétaire de la légation américaine sans vouloir, ou plutôt sans oser pousser plus loin mes investigations au sujet de Césarine, et je me rendis chez elle.

Madame Jefferson semble s'étudier, s'ingénier à rendre plus brûlants encore les désirs qu'elle m'inspire; elle

n'a ce matin apparu sous un aspect tout différent que celui d'hier, mais toujours enchanteur.

Hier, frappé de sa grâce langoureuse, de la splendeur presque orientale de son ajustement, je la comparais à une odalisque amoureuse; aujourd'hui, elle était sévèrement vêtue de noir à la mode espagnole; une voilette de dentelle, nouée sous le menton, encadrait sa ravissante figure et lui donnait un nouvel attrait, piquant et charmant à la fois; sa robe noire, ornée d'une profusion d'agréments de jais, laissait demi-nus ses bras, ses épaules et sa poitrine, dont l'éclat devenait plus éblouissant encore; on eût dit une statue de marbre rose, rehaussée de draperies sculptées dans l'ébène; son petit pied étroit et cambré, chaussé de satin noir, laissait deviner sa blancheur à travers les mailles brodées de ses bas de soie; enfin, par caprice de parure, plusieurs rangs de perles du plus bel orient s'enroulaient autour de son cou, ondulaient sur sa poitrine, et servaient à suspendre une croix et quelques petites médailles d'argent, sans doute bénites.

Je ne m'abusais pas sur ce qu'il y avait pour ainsi dire de *théâtral* dans ces changements de costume dus à la fantaisie de Césarine; mais elle était si belle, si adorable ainsi... mais les ardents souvenirs du passé m'enflammaient à ce point, qu'en ce moment, je crois, madame Jefferson, convaincue par moi de mensonge et d'hypocrisie, m'eût dit :

— Allons sur-le-champ à l'autel, nous en reviendrons époux,

J'aurais répondu : *oui*, avec transport.

Elle s'aperçut de mon trouble, me fit un signe d'intelligence, et baissant la voix en me désignant du geste une porte entre-bâillée :

— Mon Fernand, ne parlons pas trop haut... Aurore est occupée dans ma chambre à coucher.

Je me levais pour aller fermer la porte entr'ouverte qui séparait la chambre à coucher du salon, lorsque Césarine ajouta d'une voix émue et suppliante, et pourtant résolue :

— Il faut, mon ami, que cette porte reste ouverte, hélas! et elle reprit, en me jetant un regard qui m'embrasa : Patience... oh! patience!

Puis enfin, paraissant faire un violent effort sur elle-même, elle ajouta sans transition et comme pour échapper à des pensées qui l'agitaient :

— Mon ami, avez-vous vu mon notaire?

Je ne pouvais plus douter de la volonté de madame Jefferson, fermement décidée sans doute à rester maîtresse d'elle-même jusqu'à l'époque de notre union; aussi je répondis d'une voix palpitante d'amour et d'impatience :

— Oh! une année de ma vie pour chaque jour, pour chaque heure qui rapprochera ce moment où, comme par le passé, tu m'appartiendras!



**CÉSARINE.**

Je suis, mon ami, plus ménagère que vous de ces belles années qui maintenant m'appartiennent!

**MOI.**

Mais à quand ce mariage, Césarine? Cette attente me dévore... me tue! Oh! dis... à quand ce mariage?

**CÉSARINE.**

Mon Fernand, ainsi que vous je voudrais pouvoir en une seconde vieillir de toutes les nuits, non... de tous les jours qui nous séparent de ce moment si désiré par nous; mais ne déraisonnons pas en amoureux! parlons en gens sages. Aussi, mon ami, ajouta-t-elle en souriant, afin de jeter un seau de glace sur votre embrasement, je vous demande encore si vous avez vu M. Turpin, mon notaire?

**MOI.**

Allons... puisque vous le voulez, parlons de M. Turpin!... je l'ai vu.

**CÉSARINE.**

Et il vous a dit?...

**MOI.**

Il m'a dit que votre fortune était considérable, et, je l'ai avoué... je suis presque ruiné...

**CÉSARINE.**

Pourquoi parler encore de votre ruine? Tenez, mon

ami, puisque, grâce à Dieu, qui daigne combler l'unique vœu de mon cœur, nous devons bientôt être à jamais l'un à l'autre, prenons tout d'abord de bonnes habitudes; oui, une fois pour toutes, mon Fernand, rappelez-vous ceci, je vous en conjure : « Je n'ai pas de fortune, celle dont nous jouirons est à vous, tout à vous, » je vous le répète.

MOI.

— Mais enfin, je...

CÉSARINE.

« Je serais riche à millions et vous seriez pauvre, que je vous épouserais avec bonheur, ma Césarine, » telles ont été hier vos paroles, mon ami; j'y ai trouvé une nouvelle preuve de la délicatesse de votre cœur, je ne les oublierai jamais. Imitez-moi donc; vous êtes le souverain maître de ces biens, vous en disposerez à votre guise, ils sont les vôtres; mon notaire aura dès aujourd'hui mes ordres à ce sujet, et vous me permettrez, je suppose, de m'entendre avec lui sur notre contrat, dont vous pourrez prendre connaissance,

MOI.

Que je meure si j'en lis une seule ligne... mais écoutez-moi...

CÉSARINE.

Bien, vous signerez aveuglément ce contrat; mais, Fernand, je vous en supplie, plus un mot d'affaires

*d'intérêt* entre nous : ni vous ni moi n'en sommes plus à discuter la disproportion de nos fortunes; nous sommes jeunes, nous sommes amoureux, le ciel bénira notre union, et nous serons époux... Que nous importe le reste, dis, mon Fernand? pourvu que je sois ta femme aimée!... Oh! si tu savais tout ce qu'il y a pour moi de céleste dans ce mot à la fois enivrant et sacré : ta femme! ta femme!

MOI.

Quel regard! quel accent! Mais tu veux donc me voir mourir à tes pieds!

CÉSARINE.

Chut! mon ami, parlez plus bas, restez sur votre chaise... Aurore est dans la chambre voisine.

MOI.

Ah! quel supplice!

CÉSARINE.

Ce supplice n'est-il pas partagé, mon Fernand? Mais chassons ces pensées, elles nous troublent. Un mot encore sur un sujet auquel nous ne reviendrons jamais : mes biens sont à vous, mon ami, réglez leur emploi. Voulez-vous vivre en grand seigneur? nous vivrons en grands seigneurs! Préférez-vous une vie modeste? nous vivrons modestement : tout ceci m'est à moi fort égal, puisque *je vous ai*... Après cela, palais ou maisonnette, tout me semblera ravissant, pourvu qu'il y ait un coin où

placer notre nid... et que je puisse continuer mes aumônes, afin de prouver à Dieu que je ne suis pas ingrate envers lui. Ceci dit et entendu, promettez-moi, jurez-moi, mon ami, de ne plus jamais me parler de ce que vous appelez *ma fortune*.

MOI.

Cependant, je...

CÉSARINE.

Mon Fernand... je t'en supplie... fais-moi cette promesse, délivre-moi ainsi d'une pénible et continuelle appréhension.

MOI.

Vous l'exigez... je respecterai votre volonté, Césarine; jamais je ne vous reparlerai de ces affaires d'intérêt qui doivent, en effet, répugner à notre délicatesse à tous deux.

CÉSARINE.

Merci, merci, mon ami! Oh! si tu savais combien maintenant je respire librement! Aussi, pour n'avoir plus à nous entretenir de ces odieuses nécessités de la vie matérielle, ajouta madame Jefferson en se levant et courant à sa table à écrire, je vais te donner un mot pour M. Turpin, afin que désormais il paye à vue tous les mandats que tu tireras sur lui.

Et elle se mit à écrire rapidement, tandis que je lui disais :

— De grâce, attendez du moins que nous soyons mariés.

CÉSARINE.

Est-ce que nous ne sommes pas moralement mariés, mon ami? Est-ce que si vous désirez habiter un hôtel au lieu de conserver ce modeste appartement, acheter des voitures, des chevaux, que sais-je? déployer enfin un grand luxe, il ne faut pas que vous vous occupiez de ces détails dès aujourd'hui?... Voici donc ma lettre pour M. Turpin.

MOI.

En admettant ceci, nous pouvons attendre après notre mariage pour songer à ces acquisitions?

CÉSARINE.

Comme il vous plaira, mon ami; prenez toujours cette lettre, vous en userez quand et comme il vous conviendra; mais du moins nous n'aurons plus, Dieu merci, à parler d'affaires d'argent... et maintenant une autre question, avez-vous vu madame de Montbrison?

MOI.

Je l'ai vue... elle consent à vous servir de mère!... Ah! Césarine... j'ai compris votre pensée à la fois remplie de loyauté, de modestie et de dignité; vous vouliez me donner de nouvelles garanties pour notre bonheur à venir... en me mettant à même d'apprendre combien la

marquise, si hautement considérée dans le monde, vous aimait et vous estimait!

CÉSARINE.

C'est vrai, Fernand... ma faute passée... quoique vous en ayez été complice, vous laissait peut-être quelques appréhensions sur ma conduite future; vous pouviez douter de la sincérité de mes sentiments religieux, où j'ai trouvé tant de consolations dans mes chagrins, tant d'encouragements à persévérer dans mes bonnes résolutions; mais il me semblait que si une femme telle que madame de Montbrison se portait pour ainsi dire ma caution, vos doutes, si vous en conserviez encore, se dissiperaient.

MOI.

J'ai apprécié la noblesse de votre démarche; je veux à mon tour m'en rendre digne.

CÉSARINE.

Que voulez-vous dire, mon ami?

MOI.

Vous connaissez madame Raymond?

CÉSARINE.

Son fils m'a souvent parlé d'elle comme d'une femme remarquable à tous égards.

MOI.

Il vous a dit la vérité. Le hasard a voulu qu'avant la révolution de 1830, je lui aie donné asile ainsi qu'à Jean;

cette circonstance a commencé une intimité qui m'a permis d'apprécier l'excellence du cœur et du jugement de madame Raymond; aussi je désirerais vivement qu'elle fût auprès de vous *ma caution*, de même que madame de Montbrison a été votre caution auprès de moi.

CÉSARINE.

Je ne vous comprends pas, mon ami.

MOI.

En un mot, je voudrais que vous sussiez ce que madame Raymond pense de moi.

CÉSARINE.

Je sais ce que je pense de vous, mon Fernand... cela me suffit.

MOI.

Cela ne me suffit pas, à moi, ma Césarine; je tiens à vous donner les mêmes garanties que vous m'avez si délicatement offertes.

CÉSARINE.

Quelle folie!

MOI.

Je vous en conjure, ne vous refusez pas à ma demande.

CÉSARINE.

Encore une fois, mon ami, j'ai foi en vous, que m'importe le jugement d'autrui?

MOI.

Ne deviez-vous pas croire que moi aussi j'avais foi en vous? cependant vous avez poussé la délicatesse de vos scrupules jusqu'à vouloir que la marquise *fût votre caution*, ce sont vos propres paroles.

CÉSARINE.

Quelle différence entre nous deux, mon ami!

MOI.

Césarine, permettez-moi d'insister... C'est une prière que je vous adresse.

CÉSARINE.

Une prière, mon Fernand! Vous qui devez commander, vous abaisser à la prière! Rétractez à l'instant ce vilain mot, sinon je me refuse de voir madame Raymond.

MOI.

Vous y consentez?

CÉSARINE.

Autre injure! Voilà maintenant qu'il s'étonne de me voir faire ce qu'il désire!

MOI.

Oh! tu es un ange! un ange! madame de Montbrison me l'avait bien dit!!!



CÉSARINE.

Et vous voulez, cher orgueilleux, que j'aie à mon tour entendre madame Raymond m'assurer que vous êtes... non pas précisément un ange... mais un homme digne d'être aimé à l'adoration? Vous serez obéi... obéi avec joie! il est si doux d'entendre louer celui qu'on aime. Seulement, voyons, mon Fernand, comment faire? Je ne peux pas aller dire à madame Raymond, que je n'ai jamais vue de ma vie : « Madame, que pensez-vous de M. Duplessis? »

MOI.

Il y a un moyen très-simple d'amener cette entrevue.

CÉSARINE.

Quel moyen?

MOI.

Vous le savez, Jean est républicain...

CÉSARINE.

Je sais cela, si ignorante que je sois des choses de la politique.

MOI.

Mais j'y songe. Ce que vous ignorez certainement aussi, c'est que le dépôt d'armes découvert dans la maison que vous avez louée y avait été caché par Jean; il a pu heu-

reusement s'échapper avant la perquisition et se réfugier chez moi.

CÉSARINE.

Mon Dieu! que m'apprenez-vous! ne redoutez-vous rien pour lui?

MOI.

Non, maintenant il n'y a plus rien à craindre; mais pour en revenir au moyen d'avoir une entrevue avec madame Raymond, le voici : Il existe, dans le parti dont Jean est l'un des chefs, beaucoup de misères honorables; des familles restent dans le dénûment par suite de l'emprisonnement d'un père ou d'un époux. Madame Raymond soulage ces maux autant qu'elle le peut. Allez à elle, Césarine, présentez-lui une offrande au nom de ce Dieu qui aime et console indistinctement tous les affligés. Étrangère aux partis, priez madame Raymond d'accepter votre don au nom de l'humanité.

CÉSARINE.

Voici en effet une excellente manière d'entrer en relations avec madame Raymond; mais ensuite comment arriver à votre but?

MOI.

Aujourd'hui même je la préviendrai de nos projets de mariage; cette confiance est, je vous l'assure, incapable d'influencer son jugement sur moi; vous connaissez la

franchise de Jean? Sa mère est non moins sincère; elle vous dira ce qu'elle pense à mon sujet, soit en bien, soit en mal, et il vous sera très-facile d'amener l'entretien sur ce sujet.

CÉSARINE.

Sans doute... Et maintenant, mon ami, quand voulez-vous que j'aille la voir?

MOI.

Demain soir, si cela vous convient, car madame Raymond, durant le jour, travaille dans la même maison de commerce que son fils.

CÉSARINE.

Quoi!... elle? cette femme si distinguée, est réduite à se livrer à une pareille occupation?...

MOI.

Elle s'en honore... le fruit de son travail est consacré au soulagement des misères dont je vous ai parlé.

CÉSARINE.

Noble femme!... Ah! Fernand, pardonnez-moi d'avoir un instant hésité à me rendre à vos désirs; je serai fière et heureuse d'avoir quelques relations avec une si digne et si vaillante personne; je me présenterai donc chez elle demain soir entre sept et huit heures, à moins que vous ne m'écriviez pour me donner un avis contraire.

MOI.

Vous écrire! mais je compte bien vous voir ici demain.

CÉSARINE.

Non, mon Fernand.

MOI.

Que dites-vous?

CÉSARINE.

Il me faut, mon ami, un grand courage pour vous parler ainsi, pour vous affliger peut-être; mais ma volonté sur ce point est inébranlable... Vous ne me reverrez plus ici avant le jour fixé pour notre mariage.

MOI.

Et où vous verrai-je donc?

CÉSARINE.

A travers la grille du parloir du couvent du Sacré-Cœur-de-Marie, où j'irai m'enfermer demain, jusqu'à ce que nous soyons mariés.

MOI.

Césarine! j'ai peine à croire ce que j'entends... Ne plus vous voir... qu'à travers la grille d'un parloir!... de grâce, revenez sur cette résolution!...

CÉSARINE.

Mon ami, au moment d'enchaîner à jamais mon exis-

tence à la vôtre, j'ai besoin de me recueillir, de demander à Dieu de m'inspirer, de me guider dans la voie nouvelle qui s'ouvre devant nous; vous m'avez félicité de mes sentiments religieux, vous y trouvez avec raison une double garantie pour notre bonheur futur; ne vous étonnez donc pas qu'ils me dictent la résolution que je prends, résolution, je vous l'ai dit, inébranlable; vous me verrez chaque jour pendant quelques instants à la grille du parloir, en présence de l'une des bonnes sœurs, selon la coutume de la maison...

MOI.

Ah! c'est une véritable séparation... elle m'accable! elle me navre!

CÉSARINE.

Une séparation! est-ce que vous ne serez pas toujours avec moi par la pensée?... D'ailleurs, afin de n'être pas tout à fait privée de votre présence, j'emporte ce cher portrait si ressemblant (et elle me le montra du regard), si ressemblant que souvent je me suis surprise à lui sourire, à lui parler... Ah! s'il pouvait vous redire tout ce qu'il a entendu, ce portrait adoré?

MOI.

Mais, j'y songe, comment avez-vous pu vous le procurer?

CÉSARINE.

Tout est possible quand on aime. J'ai fait venir un peintre de talent; je savais que chaque mardi vous alliez à l'Opéra Italien, dans la loge de madame de Méligny... Et cet artiste, après de grandes difficultés, aidé d'ailleurs de mes conseils, car je sais votre figure *par cœur*... c'est le mot, mon Fernand, cet artiste, dis-je, est parvenu à parfaitement saisir votre ressemblance. Mais, mon ami, à mon tour une question! Les événements se sont, depuis hier, tellement précipités, que cette question je n'ai pas encore eu le loisir de vous l'adresser jusqu'ici. Comment avez-vous su que je me trouvais dans cette maison, voisine de la vôtre?

Je ne pouvais répondre à Césarine que par un double mensonge, et je repris :

— Mon valet de chambre avait appris, par le bavardage de votre portier, que chaque jour une dame voilée se rendait dans la maison voisine. Ma curiosité fut piquée... je m'embusquai avant-hier, à votre sortie, sans être vu de vous; je vous reconnus, et hier j'obtins du portier la facilité d'entrer dans la chambre où vous vous teniez.

CÉSARINE.

Ainsi, votre surprise à mon aspect...

MOI.

..... Était feinte... je voulais vous laisser croire que le hasard seul amenait notre rencontre.

CÉSARINE.

Et pendant que vous étiez près de moi, cette pauvre madame de Méligny...

MOI.

Quel bonheur pour moi de vous la sacrifier!

CÉSARINE.

Elle est charmante, pourtant.

MOI.

C'est possible... je ne m'en souviens plus...

CÉSARINE.

Vrai, mon Fernand?

MOI.

Il n'y a eu, il n'y aura pour moi qu'une beauté éternelle... la tienne!... Tu as été mon seul amour!... tu seras mon dernier amour!...

CÉSARINE.

Je crois à votre promesse, mon ami; mais d'ailleurs, je vous le jure, je ne serai jamais jalouse... j'ai pour cela trop de foi dans ma dignité... dans la vôtre...

MOI.

Ah!... peux-tu penser... que...

CÉSARINE.

Je pense, mon ami, qu'une honnête femme, et j'ai la

prétention de justifier ce titre, vous verrez... je pense qu'une honnête femme, sûre d'elle-même et de la profonde estime de son mari, toujours renfermée dans le cercle cher et sacré de ses devoirs religieux, de ses devoirs de famille, est bien forte contre la jalousie. Et puis de quoi serait-elle jalouse?... Est-ce que si vous avez un chagrin, mon Fernand, vous pourrez le confier à une autre qu'à moi? Est-ce que si vous souffrez, si votre santé s'altère, une autre que moi vous donnera ses soins? Est-ce que si Dieu nous fait la grâce de nous voir revivre dans des enfants, c'est avec une autre que moi que vous vous entretiendrez chaque jour, mille fois par jour, de ces enfants adorés, de leur éducation, de leur avenir? Est-ce qu'une autre que moi peut jamais partager avec vous les intimes et ineffables douceurs du foyer domestique? Est-ce qu'une autre que moi ordonnera, surveillera votre maison, en sera la vigilante ménagère, soit que vous vouliez vivre modestement, soit que vous vouliez vivre avec luxe et grandeur? Enfin, est-ce qu'une autre que moi t'aura jamais aimé... t'aimera comme je t'aime... et t'aimerai toujours, mon Fernand? n'est-ce pas? je connais mon cœur... le tien, et je ne crains rien!

Je renonce à exprimer le mélange de dignité, de raison, de charme et d'amour passionné dont était empreinte chacune des paroles de Césarine; des larmes d'attendrissement me vinrent aux yeux, elle s'en aperçut; son regard devint humide aussi; elle me tendit la main et me dit d'une voix profondément émue :



— Ah! Fernand... vous lisez dans mon âme! en moi vous avez foi! notre bonheur est désormais certain! A genoux, mon ami!... à genoux, mon époux!... Remercions celui-là qui seul nous inspire le bien... et nous sauvegarde du mal.

Et par un geste d'une piété touchante, madame Jefferson me montra le christ et le prie-Dieu où elle me fit agenouiller près d'elle.

Je n'ai jamais eu de sentiments véritablement religieux, en cela que dans la religion, dont je suis peu les préceptes et les pratiques, mon calcul égoïste ne voit qu'un excellent moyen d'enchaîner à mon profit la femme à ses devoirs, et de m'épargner ainsi les soucis, les chagrins, les hontes cruelles d'un ménage adultère; cependant, cédant ce matin au pieux et irrésistible élan de Césarine, je m'agenouillai près d'elle et j'éprouvai une vague aspiration de reconnaissance envers Dieu.

Après avoir prié pendant quelque temps en appuyant de temps à autre ses lèvres avec ferveur sur l'espèce de rosaire suspendu à son cou par un fil de perles, madame Jefferson se releva, le visage rayonnant d'une joie céleste, et me dit en me tendant la main :

— Maintenant, adieu, mon ami, j'ai puisé dans cette prière de nouvelles forces contre notre séparation momentanée...

MOI.

Adieu! je serai non moins vaillant que vous, ma Cé-

arine, vous ne m'entendrez plus exprimer une plainte, un regret... Seulement, deux mots encore : Vous convient-il d'aller passer les premiers temps de notre mariage à la campagne? à Fontainebleau ou à Compiègne? nous profiterons des derniers beaux jours de l'automne.

CÉSARINE.

Cette idée m'enchanté, mon ami.

MOI.

Alors je m'occuperai de trouver une maison meublée dans quelqu'un de ces endroits, car la vie d'auberge serait insoutenable.

CÉSARINE.

Je partage tout à fait cet avis.

MOI.

Pendant notre séjour loin de Paris, nous pourrions faire disposer un hôtel où nous viendrions nous établir au mois de janvier, si toutefois, amie, vous ne préférez pas une existence plus modeste?

CÉSARINE.

Mon Fernand, je vous l'ai dit, palais ou maisonnette, peu m'importe, pourvu que j'y vive près de vous; s'il vous plaît de mener, comme on dit, un grand train, je m'y résignerai, je vous l'assure, très-facilement. J'avais loué ce pied-à-terre dans l'ignorance où j'étais de l'ave-

nir; mais j'aime beaucoup aussi le luxe et les jouissances qu'il procure.

MOI.

Votre fortune est telle que...

CÉSARINE.

Mon ami... encore, toujours ce vilain mot, *ma* fortune.

MOI.

Je dirai donc *notre* fortune est telle que nous pouvons avoir une excellente maison... A propos, Césarine, montez-vous à cheval? C'est assez l'habitude des femmes aux États-Unis. L'avez-vous prise?

CÉSARINE.

M. Jefferson, malgré son âge, aimait beaucoup cet exercice; il m'a fait apprendre à monter à cheval, et cela m'amusait beaucoup.

MOI.

J'enverrai mes chevaux dans la résidence que nous choisirons, et je m'occuperai du personnel de notre future maison, afin qu'à notre retour elle soit complètement montée.

CÉSARINE.

Je m'en rapporte à vous, mon ami, je sais quel est votre excellent goût... Mais excusez-moi, Fernand, voici l'heure à laquelle j'ai promis à madame la supérieure du

couvent du *Sacré-Cœur* de me rendre chez elle; je voudrais être exacte. Il est entendu que vous viendrez chaque jour à midi me demander au parloir et que demain soir à huit heures je serai chez madame Raymond.

Je me sentais tellement en confiance, tellement rassuré par ce nouvel entretien avec madame Jefferson, que pendant un moment j'hésitai à donner suite à la pensée de soumettre ma future femme à l'appréciation de madame Raymond; cependant, songeant qu'en une circonstance si grave un surcroît de prudence ne pouvait nuire, je résolus de pousser l'épreuve jusqu'au bout, et je répondis :

— Je préviendrai ce soir même madame Raymond de votre visite de demain.

CÉSARINE.

Je me promets un grand plaisir de cette visite... Combien je serai heureuse de vous entendre louer par une femme aussi distinguée que madame Raymond!

MOI.

Louer... qui sait?

CÉSARINE.

Vous vous imaginez peut-être que madame Raymond va me conseiller de ne pas vous épouser?

MOI.

Elle est assez sincère pour vous donner ce conseil si elle le croit salutaire.

CÉSARINE.

Soit, mais je suis, moi, trop jalouse de mon bonheur et du vôtre pour le sacrifier à un avis fort respectable, fort charitable, que je ne suivrais point du tout, je vous le déclare d'avance.

MOI.

Cependant si madame Raymond vous conseillait de ne pas m'épouser?

CÉSARINE.

Franchement, mon ami, quelle que soit la supériorité de son esprit, j'ai la prétention de croire que je vous connais mieux que madame Raymond ne vous connaît elle-même; et, en ce cas, je préférerais mon jugement au sien... Mais ce sont là de vaines suppositions; j'ai trop de foi dans la pénétration de cette dame pour n'être pas certaine qu'elle pense de vous ce que j'en pense moi-même.

MOI.

Puissiez-vous ne pas être détrompée; mais j'y songe, il ne sera peut-être pas opportun de lui apprendre ce que je n'ai dû confier qu'à vous, Césarine... à vous seule, au sujet de ma ruine.

CÉSARINE.

Mon ami, pouviez-vous me supposer capable d'une pareille indiscretion? Croyez-vous pas aussi que j'instrui-

rai madame Raymond du chiffre exact de notre fortune? Ce sont là de ces choses complètement en dehors de l'appréciation morale des gens, puisque vous voulez, cher orgueilleux, que j'aie entendu dire beaucoup de bien de vous.

Notre entretien fut interrompu par Aurore; elle entra et dit à sa maîtresse :

— La voiture que madame a fait demander est arrivée.

— Il me faut encore le temps de m'habiller; Aurore, préparez promptement ma toilette, reprit madame Jefferson; puis, me tendant la main :

— Adieu, mon cher monsieur Duplessis, à demain, au couvent, vers midi.

— A demain, madame, répondis-je en m'inclinant, et je quittai le salon.

Je traversai les autres pièces et j'arrivai jusqu'à l'antichambre sans y rencontrer le nègre Stephen.

Je mettais la main au bouton de la serrure, lorsque, dans une pièce voisine de l'antichambre (un office sans doute), j'entendis de grands éclats de rire; il me sembla reconnaître la voix de Stephen prononcer mon nom, accompagné de quelques mots en langue anglaise, puis les éclats de rire recommencèrent.

Cet incident, puéril en apparence, me causa cependant une vive impression; de vagues soupçons me traversèrent de nouveau l'esprit; je me reprochai d'avoir oublié, dans

mon entretien avec madame Jefferson, de lui demander, ainsi que je me l'étais promis, sans trop me rendre compte de ce désir ou de cet instinct, d'écarter de son service le nègre et la mulâtresse; mais réfléchissant qu'il serait toujours temps d'entamer ce sujet, assez délicat d'ailleurs, je me préparai à quitter l'antichambre.

A ce moment, l'on sonna extérieurement, j'ouvris la porte afin de sortir, et je me trouvai en face de l'ecclésiastique que, la veille encore, j'avais vu entrer chez madame Jefferson au moment où je la quittais.

Cette nouvelle rencontre, dans les mêmes circonstances, me semblait étrange. Ce n'est pas tout... Hier, la demi-obscurité de l'escalier ne m'avait pas permis de distinguer les traits de ce prêtre, et lorsque je pus l'envisager à la clarté de la fenêtre de l'antichambre, je fus frappé de sa jeunesse, de sa haute et forte stature, et surtout de sa physionomie résolue, légèrement enluminée, qui n'avait, tant s'en faut, rien d'ascétique... Cet examen de ma part fut d'ailleurs fort rapide, car l'ecclésiastique s'inclina profondément en passant devant moi, et j'entendis Stephen, accouru au bruit de la sonnette, dire à ce prêtre :

— Madame attend monsieur l'abbé... Elle va tout à l'heure partir pour le couvent.

Cet abbé était sans doute le confesseur ou le directeur de madame Jefferson; sa dévotion me touchait infiniment et m'offrait de précieuses sûretés pour l'avenir;

pourtant, je me sentis presque blessé en songeant que désormais un tiers (un homme à peu près de mon âge partagerait avec moi la confiance intime de Césarine, car) une femme véritablement pieuse n'a pas de secrets pour son confesseur, et quoi qu'il m'en coûtât, je devais m'habituer à la pensée de ces rapports religieux, conséquence nécessaire de cette foi fervente que je m'applaudissais de trouver dans la femme qui allait bientôt porter mon nom.

---

## XVI.

Vers les huit heures du soir, je me suis rendu chez madame Raymond; prévenue de ma visite, elle était seule et m'attendait.

Tel a été notre entretien

MOI.

Je viens, madame, vous rappeler la promesse que vous avez bien voulu me faire.

MADAME RAYMOND.

De quoi s'agit-il, monsieur Duplessis?

MOI.

Madame, je suis dans l'intention de me remarier.



**MADAME RAYMOND.**

Et c'est à ce sujet que vous venez me demander conseil?

**MOI.**

Oui, madame.

**MADAME RAYMOND.**

Je ne sais pas trop en vérité que vous dire là-dessus, sinon que votre premier mariage n'a pas été heureux ; or, mieux que moi, le passé doit, ce me semble, vous conseiller une extrême circonspection dans ce nouveau lien... Ah! monsieur Duplessis! souvenez-vous de cette pauvre Albinet

**MOI.**

La personne que je désire épouser n'est plus une jeune fille, c'est une veuve, elle a quelques années de moins que moi, et je la connais depuis longtemps.

**MADAME RAYMOND.**

Alors ce mariage, jusqu'ici du moins, me paraît sortable; une veuve a déjà l'expérience de la vie, elle peut se rendre compte de son choix, et elle jouit d'assez de liberté d'action pour qu'il soit facile à l'homme qui la recherche de préjuger, en la voyant souvent, ce qu'elle est, ce qu'elle vaut, ses tendances, ses habitudes, ses goûts, son caractère enfin, tandis que s'il s'agit d'une jeune fille, vous ne le savez que trop, monsieur Dupless-

sis, les convenances s'opposent à toute espèce d'intimité avec elle. Aussi qu'arrive-t-il presque toujours? les nouveaux époux se trouvent, le jour de leur mariage, presque aussi complètement étrangers l'un à l'autre que s'ils ne s'étaient jamais connus, et le hasard seul décide de leur avenir.

MOI.

J'ajouterai, madame, que depuis longtemps, très-longtemps, j'aime passionnément cette jeune veuve; mon attachement pour elle a été éprouvé par une séparation de plusieurs années, et j'ai tout lieu de croire mon amour partagé.

MADAME RAYMOND.

De mieux en mieux... S'il en est ainsi, de quelle utilité peuvent vous être mes conseils?

MOI.

D'abord, madame, je dois vous déclarer qu'il existe entre ma fortune et celle de cette personne une extrême disproportion; pour tout dire, en un mot, c'est de madame Jefferson qu'il est ici question.

MADAME RAYMOND.

La veuve de ce riche banquier américain?

MOI.

Oui, madame.

**MADAME RAYMOND.**

Elle avait, ce me semble, épousé en premières noces l'un de vos amis d'enfance, à vous et à mon fils?

**MOI.**

Oui, madame, et je dois, entre nous, vous avouer que je l'aimais lors de son premier mariage. Je me suis éloigné d'elle, ne voulant pas m'exposer à porter le moindre trouble dans le ménage de notre ami, puis j'ai épousé plus tard, hélas sans amour, cette pauvre Albine... Dernièrement j'ai retrouvé madame Jefferson veuve et libre; elle ne m'a pas caché le sentiment qu'elle avait aussi éprouvé pour moi lors de son premier mariage.

**MADAME RAYMOND.**

En ce cas, cette union est de tous points parfaitement convenable.

**MOI.**

J'ai eu, madame, l'honneur de vous faire observer que la fortune de madame Jefferson était de beaucoup supérieure à la mienne.

**MADAME RAYMOND.**

Eh bien?

**MOI.**

Eh bien! madame! je m'adresse à vous pour savoir si la délicatesse me permet d'épouser une femme immensément riche?

**MADAME RAYMOND.**

Monsieur Duplessis, je vous l'ai dit, lorsque je vous ai vu pour la première fois depuis un assez long espace de temps, l'une des raisons qui, en dehors du nouveau service que vous venez de rendre à mon fils, m'ont puissamment engagée à vous rendre mon estime, a été l'extrême délicatesse dont vous avez fait preuve en restituant la dot d'Albine à sa famille; vous êtes donc incapable de vous laisser jamais guider par un vil intérêt... D'ailleurs, vous possédez, je crois, des biens considérables?

**MOI.**

Madame Raymond, ma fortune n'est rien... comparée à celle de madame Jefferson.

**MADAME RAYMOND.**

Vous aimez cette dame?

**MOI.**

Passionnément.

**MADAME RAYMOND.**

Elle vous aime?

**MOI.**

Oui, madame.

**MADAME RAYMOND.**

Elle est jeune et belle, m'a dit mon fils.

MOI.

Oht belle... à éblouir.

MADAME RAYMOND.

Encore une fois, monsieur Duplessis, j'apprécie l'honorabilité de vos scrupules, mais ils sont sans fondement; vous seriez ruiné, vous seriez, ce que grâce à Dieu vous n'êtes point, un homme cupide, vous seriez assez dépourvu de sens moral pour vous résoudre à épouser une femme riche pour qui vous ne ressentiriez aucune affection... Mais je m'arrête..., ce sont là de vaines suppositions... ce n'est pas à moi que vous viendriez demander conseil au sujet d'une pareille indignité.

MOI.

Non sans doute, madame. Ainsi, vous croyez que je pourrais honorablement épouser madame Jefferson, malgré l'excessive disproportion de fortune que je vous signale?

MADAME RAYMOND.

A mon sens, il n'y a de véritables disproportions que les disproportions morales ou physiques. Madame Jefferson serait pauvre et vous seriez dix fois millionnaire, je vous dirais encore : épousez-la si elle vous aime, si vous l'aimez, et surtout si vous la croyez ce qu'elle est sans doute, une honnête femme.

MOI.

Vous dire, madame, que je désire ardemment lui donner mon nom... c'est vous dire que je la crois honnête femme : je crois d'autant moins m'abuser à ce sujet que je la connais depuis longtemps... Cependant... votre pénétration pourrait, ce me semble, confirmer mes croyances...

MADAME RAYMOND.

A quoi bon vous adresser à ma pénétration ? N'êtes-vous pas, dites-vous, certain des qualités de madame Jefferson ?

MOI.

Permettez, madame... je croyais connaître cette pauvre Albine ; je la supposais une honnête et digne femme : elle a de tous points justifié mon opinion. Cependant, faute d'avoir pu pénétrer son caractère et... ce sera, croyez-le, mon remords éternel, je l'ai rendue très-malheureuse...

MADAME RAYMOND.

Albine était une jeune fille : vous pouviez, d'après son éducation, être certain de son honnêteté. Mais vous n'aviez pu la voir assez familièrement pour concevoir une idée juste de son caractère, de son esprit, des tendances, des aspirations, des besoins de son âme... et cette fatale ignorance a amené des malheurs que vous regrettez ! Mais

vous ne sauriez ainsi manquer de pénétration en ce qui touche madame Jefferson, puisque vous la connaissez depuis longtemps...

MOI.

Eh! mon Dieu! madame, après mon mariage avec Albine j'ai eu tout loisir de l'étudier, de l'apprécier; mais je me suis complètement mépris sur elle! Vous seule, madame, vous seule m'avez révélé ce qu'était au vrai, ce que valait Albine... tardive, trop tardive révélation!... et si par malheur je m'abusais aussi sur madame Jefferson!

MADAME RAYMOND.

Que dites-vous?

MOI.

Depuis que je l'ai revue veuve, nous avons pu causer longuement, particulièrement ensemble, mais peut-être je l'apprécie mal; car souvent l'amour est aveugle. Ah! madame, j'ai tant souffert de mes chagrins et de ceux d'Albine, dont j'ai été, je l'avoue, la seule cause, que, malgré moi, je frémis en songeant que ce second mariage, en apparence aussi sortable que le premier l'était peu, pourrait être malheureux... et cette crainte je la ressens plus vivement encore pour madame Jefferson que pour moi.

MADAME RAYMOND.

Ces inquiétudes, monsieur Duplessis, témoignent en votre

faveur et me touchent beaucoup... mais que puis-je faire à cela?

MOI.

N'avez-vous pas, madame, en suite de quelques entretiens avec Albine, reconnu sa juste valeur? Eh bien, je vous en supplie au nom de ma fraternelle affection pour Jean, veuillez recevoir madame Jefferson, causer avec elle, l'étudier, et, je n'en doute pas, vous saurez bientôt si ce mariage nous offre à elle et à moi des garanties de bonheur durable... et quel que soit votre avis à ce sujet... je vous le jure, madame, je m'y soumettrai.

MADAME RAYMOND.

Ceci est fort grave, monsieur Duplessis; quelque confiance que vous ayez dans mon jugement, il n'est point infallible...

MOI.

Il l'est à mes yeux, le passé me le prouve.

MADAME RAYMOND.

Les circonstances ne sont plus les mêmes; cette pauvre Albine était une enfant, elle avait la candeur de son âge; rien de plus facile que de lire au fond de cette âme ouverte et ingénue; tandis que madame Jefferson, quelles que soient d'ailleurs ses qualités... a été déjà deux fois veuve; ne croyez pas, de grâce, que je l'accuse d'avance de la moindre dissimulation! mais enfin, l'expérience de



la vie, sa position de femme mariée, ont dû lui donner une réserve, un secret, qu'une enfant de dix-sept ans ne saurait posséder; puis, que vous dirai-je encore? En raison de quelques circonstances particulières et de la différence de nos âges, Albine se trouva presque aussitôt en confiance avec moi, comme elle l'aurait été avec sa mère... tandis que je n'ai jamais vu madame Jefferson, et je n'ai aucun droit à ses confidences.

MOI.

Elle a pour vous, madame, autant de respect que d'admiration; elle sait, par Jean et par moi, la supériorité de votre esprit...

MADAME RAYMOND.

Allons, monsieur Duplessis, pas d'exagération; j'admets que madame Jefferson sache que je suis une femme de bien; cette créance suffira-t-elle pour qu'elle me livre tous les secrets de son cœur?

MOI.

Je suis certain, madame, qu'après une heure d'entretien avec elle, vous la connaîtrez suffisamment pour me dire si, dans notre intérêt commun, vous nous conseillez ce mariage.

MADAME RAYMOND.

Encore une fois, vous vous abusez d'une façon beaucoup trop flatteuse pour moi sur ce que vous appelez ma pénétration.

MOI.

Madame... je vous en conjure... daignez me rendre ce service... j'y attache un prix extrême.

MADAME RAYMOND.

La chose est en soi si simple, qu'il n'est pas besoin de me supplier pour cela, monsieur Duplessis; vos hésitations sont trop honorables pour que je ne tâche pas de vous aider à les dissiper, selon les limites de mon pouvoir, malheureusement fort borné; je recevrai donc madame Jefferson, mais à quel propos?

MOI.

Je l'ai prévenue, madame, de mon désir; je lui ai loyalement dit pourquoi je désirais qu'avant de contracter un engagement si solennel, elle eût, dans notre intérêt à tous deux, l'honneur de vous voir; elle y a consenti avec autant de joie que d'espérance... Quant au motif de la visite qu'elle vous fera, madame, il est des plus simples : Jean m'a appris que vous aviez à soulager de grandes et nombreuses infortunes, causées par les événements politiques; madame Jefferson viendra vous prier d'accepter son offrande, non pas au nom de tel et tel parti, auxquels elle est comme moi étrangère, mais au nom de l'humanité... Ce prétexte sera suffisant pour engager un entretien dont l'issue, selon votre appréciation, décidera, je vous le répète, madame, de l'avenir de madame Jefferson et du mien.

MADAME RAYMOND.

Si je me croyais réellement devoir être investie de cette mission vraiment par trop providentielle... mon cher monsieur Duplessis, je me récuserais... Mais vous êtes, m'avez-vous dit... madame Jefferson et vous, très-amoureux l'un de l'autre; or, cet amour balancera plus que suffisamment l'influence que mon jugement pourrait avoir sur votre détermination, et ce jugement, comme tous les amoureux, vous l'accepterez... sous bénéfice d'inventaire, ainsi que disent les gens de loi.

MOI.

Ah! madame... je vous jure...

MADAME RAYMOND.

Sérieusement, monsieur Duplessis, je suis touchée de la confiance que vous me témoignez; et puisque vous le désirez, je vous dirai avec ma sincérité habituelle, après avoir vu cette dame, ce que je pense de vos projets; ai-je besoin d'ajouter que mon vif désir serait de vous voir trouver le bonheur dans cette nouvelle union?

MOI.

Vos vœux, madame, seront, je l'espère, exaucés. Madame Jefferson pourra-t-elle se présenter chez vous demain dans la soirée?

MADAME RAYMOND.

Certainement, je la recevrai avec plaisir.

MOI.

Et vous me permettrez de venir après-demain matin savoir le résultat de votre entretien? Excusez mon empressement, madame, mais il s'agit pour moi d'un intérêt si grave!

MADAME RAYMOND.

Je vous attendrai après-demain matin... Seulement, n'oubliez pas que mon fils et moi nous devons être à notre bureau avant dix heures, et nous sommes d'une exactitude ponctuelle...

MOI.

Puis-je venir à neuf heures, ne sera-ce pas trop tôt?

MADAME RAYMOND.

Nullement... Mon fils et moi, nous sommes toujours levés de très-bon matin... Ainsi, à après-demain.

MOI.

Combien je suis pénétré de vos bontés... madame!

MADAME RAYMOND.

Monsieur Duplessis, l'on doit toujours compter sur la reconnaissance d'une mère... je n'oublierai jamais la dernière preuve d'attachement que vous avez donnée à mon fils.

. . . . .  
Je quittai madame Raymond, et après avoir été dîner

au club, je suis revenu chez moi afin d'écrire, pour me les remémorer, les résultats d'une journée si importante pour moi et de profondément réfléchir sur ma situation.

. . . . .  
J'ai trouvé à mon retour une lettre de madame de Méligny; elle est fort piquée de mon silence et fort étonnée de ne m'avoir pas vu depuis la veille; elle m'annonce en termes fort secs son départ pour les chasses de Chantilly. Qu'elle parte! j'ai d'autres soucis.

Résumons cette nouvelle journée.

Je suis amoureux de Césarine; elle m'aime, elle est à moi si je veux; j'ai ses pleins pouvoirs, je puis disposer de sa fortune comme de la mienne; cette fortune s'élève à plus de deux cent mille livres de rente; madame Raymond elle-même, cette femme aux principes inflexibles, pense que si j'aime réellement madame Jefferson, la disproportion de nos fortunes est insignifiante. Ma délicatesse est donc sauvegardée.

Mais alors, au lieu de prendre résolûment une décision et de regarder ce mariage comme conclu, au lieu de m'en tenir à l'appréciation de madame de Montbrison, cette femme d'une si haute vertu, qui consent à servir de mère à Césarine, pourquoi persisté-je à soumettre celle-ci à l'épreuve contradictoire de madame Raymond?

Pourquoi?

Parce que, malgré moi, je conserve des doutes invincibles! Parce que j'ai entendu mon nom prononcé tantôt

par ce nègre au milieu des éclats de rire, et que cette circonstance, puérile en apparence, me donne à penser! Je sais le monde : les laquais sont toujours l'écho de leurs maîtres! Parce qu'enfin, quoi que je fasse pour l'oublier, je me souviens involontairement que les renseignements dont m'a fait part le secrétaire de la légation américaine, au sujet de M. Jefferson, sont absolument identiques avec ceux que m'a donnés M. Godefroid, et que j'ai été presque effrayé du sourire de M. Taylor lorsque je lui ai parlé des souffrances de Césarine, contrainte de partager la vie de ce crapuleux débauché.

Done, si mes soupçons étaient fondés, madame Jefferson me tromperait et jouerait une comédie infâme.

Me tromper? dans quel but?

Notre mariage est son plus ardent désir; elle sait ma ruine et elle me donne dès aujourd'hui la libre disposition de ses biens! A quoi bon alors tant de mensonges et tant d'hypocrisies?

Déjà plusieurs fois je me suis posé cette question sans pouvoir la résoudre... Est-ce une raison pour qu'elle soit insoluble?

Qui sait si madame Raymond n'aura peut-être pas plus de pénétration que moi? Qui me prouve que le délire des sens et la cupidité ne m'aveuglent pas sur Césarine? Cédant à son charme irrésistible, peut-être suis-je devenu de ces gens qui, s'habituant peu à peu à une atmosphère viciée, ne s'aperçoivent plus du milieu

corrompu où ils vivent! Mais qu'une personne accoutumée d'aspirer un air pur entre dans cette atmosphère, elle est soudain suffoquée!...

S'il en devait être ainsi de madame Raymond? Si le seul instinct de sa loyauté naturelle l'avertissait de tout ce qui est impur, pervers et hypocrite, sa délicatesse exquise et sûre se révolterait nécessairement à son premier contact avec madame Jefferson.

Et pourtant madame de Montbrison, cette femme d'une haute et solide vertu, d'un excellent esprit, d'un jugement mûri par une longue expérience du monde, tient Césarine dans une rare estime.

— Que croire? que faire?

. . . . .  
— Allons, j'ai longuement réfléchi; ce qu'il faut croire, je l'ignore encore, mais ce qu'il faut faire, je le sais; il faut que l'entrevue de madame Raymond et de Césarine ait lieu... C'est là pour moi le nœud de la question.

. . . . .  
— Heureuse et rassurante journée! journée d'espérance!!!

— Je me suis rendu ce matin, selon ma promesse, au couvent du Sacré-Cœur, afin d'apprendre à Césarine que madame Raymond l'attendait chez elle le soir même. J'ai pu juger, d'après la manière dont je fus accueilli lorsque je nommai madame Jefferson, de quelle considération elle

jouissait dans cette sainte maison; le parloir où je fus introduit était coupé en deux par une grille renforcée de croisillons de fer tellement serrés qu'à travers leurs mailles l'on pouvait plutôt entrevoir que voir les traits de la personne que l'on venait visiter.

Césarine ne tarda pas à paraître, accompagnée, selon la coutume, de l'une des religieuses qui se tint à quelques pas d'elle; notre entretien, non plus que ceux dont il devait être suivi, ne put être confidentiel; je me bornai donc à quelques banalités, et je prévins Césarine que madame Raymond l'attendait le soir même, à huit heures, et que je viendrais le lendemain m'informer des résultats de leur conversation; je demandai aussi à madame Jefferson quel était l'ecclésiastique que, par deux fois, j'avais rencontré entrant chez elle au moment où j'en sortais; elle me répondit simplement que c'était M. l'abbé Dubreuil, son directeur. Enfin, après quelques paroles affectueuses, mais graves et mesurées, ainsi qu'elles devaient l'être dans le lieu où nous nous trouvions, je quittai le couvent.

L'heureuse idée me vint d'aller rendre quelques visites du matin à plusieurs femmes de ma connaissance qui avaient dû, lors du séjour de M. Jefferson à Paris, fréquenter sa maison; il me fut facile d'amener l'entretien sur ce riche Américain, si renommé par ses fêtes où, pendant deux hivers, s'était rendue la meilleure compagnie de Paris. Voici le résumé des renseignements que j'obtins de différentes personnes :



M. Jefferson était un petit homme chafouin, maigre, à cheveux blancs, d'une physionomie peu sympathique, aux traits fatigués, flétris; il avait des manières assez vulgaires, et surtout singulièrement familières avec les femmes; mais son âge faisait tolérer ces familiarités; puis il se retranchait toujours sur ce qu'il ignorait les usages français; du reste, il passait pour être au fond fort bonhomme, quoique d'une ostentation ridicule. Ses compatriotes, qu'il n'invitait jamais à ses fêtes, et qu'il semblait avoir en aversion, l'accusaient d'une foule d'abominations pour se venger de ses dédains. Ses fêtes étaient splendides, et il donnait les meilleurs diners de Paris. Madame Jefferson, ravissante jeune femme d'ailleurs, ne savait aucunement faire les honneurs d'une grande maison; on la croyait fort sotte, car l'on ne pouvait lui arracher deux paroles de suite. Quelques *merveilleux* avaient voulu s'occuper d'elle, mais comme elle ne recevait personne le matin, les merveilleux durent renoncer à leurs projets.

Les salons de M. Jefferson étaient ouverts le soir trois fois la semaine, après d'excellents diners, où il conviait toujours vingt-cinq à trente personnes de la meilleure compagnie; il avait la bizarre habitude, durant ces diners, de faire placer sa femme près de lui, à sa gauche, au lieu de la placer, selon l'usage en face de lui. Sauf ces jours de réception d'apparat, la porte de M. Jefferson était rigoureusement fermée à tout le monde; on ne lui connaissait aucune intimité; il passait du reste pour un

original. Ainsi, quoiqu'il eût les plus beaux attelages de Paris, très-souvent il sortait en fiacre de fort bonne heure avec sa femme, et ne revenait qu'à une heure très-avancée de la nuit, sans que l'on pût supposer où ils allaient ainsi tous deux. Très-bon catholique d'ailleurs, il entendait ponctuellement la messe dans la chapelle de son hôtel.

La réputation de madame Jefferson n'avait pas été effleurée par la plus légère médisance, grâce à cette excellente raison que personne ne pouvait prétendre avoir causé cinq minutes en tête à tête avec cette belle personne, même dans son salon, au milieu de deux cents invités. Jamais elle ne dansait, et jamais non plus, tant que durait le bal, elle ne quittait un canapé placé près de la cheminée, sur lequel les nouvelles arrivées allaient pendant un instant s'asseoir à côté d'elle; c'est là que les hommes venaient la saluer. Elle rendait fort peu de visites, toujours en compagnie de M. Jefferson, et ne disait pas vingt paroles. L'on supposait généralement qu'après s'être sacrifiée à ce riche vieillard, qui semblait d'ailleurs, malgré ses bizarreries, rempli de prévenances à l'égard de sa femme, elle accomplissait très-honnêtement, très-dignement ses devoirs. .

Enfin l'on disait que, revenue à Paris depuis son veuvage, vivant dans une retraite absolue et n'ayant de relations qu'avec madame de Montbrison, si universellement, si hautement considérée, elle ne pouvait être qu'une

*parfaitement honnête et pieuse femme.* Les uns pensaient que madame Jefferson finirait par embrasser la vie religieuse et abandonnerait à l'Église les grands biens que lui avait sans doute laissés son mari; d'autres, au contraire, affirmaient qu'affriandés par les charmes de la belle veuve et par la fortune qu'on lui supposait, le duc de \*\*\* et le comte de \*\*\*, deux amis de madame de Montbrison, tous deux fort riches, jeunes et des mieux placés dans le monde, avaient prié la marquise de faire à madame Jefferson des propositions de mariage qu'elle refusa; d'autres, enfin, prétendaient que le riche banquier américain, se montrant d'une ingratitude sordide à l'égard de sa veuve, ne lui avait assuré qu'une modeste aisance.

Tel est le résumé des renseignements recueillis par moi aujourd'hui dans plusieurs maisons et auprès de personnes plus ou moins bien renseignées, mais parfaitement désintéressées, n'ayant aucune raison de parler en bien ou en mal de madame Jefferson.

Ces renseignements sont en somme à l'avantage de Césarine; sa réputation est restée à l'abri de toute atteinte; les odieuses calomnies dont, à leur insu sans doute, M. Godefroid et le secrétaire de la légation des États-Unis se sont faits l'écho, n'ont, suivant ce que j'ai appris, d'autre cause que le dédain affecté par M. Jefferson à l'égard de ses compatriotes, qu'il n'invitait pas à ses fêtes, et ceux-ci, pour se venger, imaginaient contre lui

des accusations abominables. C'était un homme bizarre, vulgaire, soit, mais au demeurant bonhomme et accomplissant ses devoirs religieux. Il y a donc un abîme d'infamies sans nom entre ce portrait et celui que M. Godfroid m'avait tracé du mari de Césarine. Sans doute celle-ci, par reconnaissance, a cru devoir à mes yeux exagérer les qualités ou pallier les défauts de l'homme qu'elle regarde comme son bienfaiteur; mais cette innocente tromperie est une nouvelle preuve de l'excellence du cœur de Césarine.

Enfin, n'a-t-elle pas refusé deux mariages considérables, en repoussant les prétentions du duc de \*\*\* et du comte de \*\*\*, tous deux amis de madame de Montbrison? Or, si des hommes aussi honorables ont prétendu à la main de Césarine, mes scrupules, mes soupçons ne sont-ils pas insensés?

Ah! maintenant, je ne tremble plus en songeant qu'à cette heure où j'écris ces lignes Césarine s'entretient avec madame Raymond; ce n'est plus avec anxiété, c'est avec une impatiente espérance que j'attends à demain pour connaître l'impression de la mère de Jean sur madame Jefferson.

XVI.

Ce matin, impatient de connaître le résultat de l'entrevue de Césarine et de madame Raymond, je me suis rendu à neuf heures chez elle. Je rapporte textuellement notre entretien; les réflexions, la détermination qu'il m'a suggérées viendront plus tard.

MOI.

Madame, vous avez vu madame Jefferson?

MADAME RAYMOND.

Oui; mais avant de poursuivre cet entretien, une question, monsieur Duplessis... Selon ce que vous m'avez dit hier, vous connaissez depuis longtemps cette dame?

MOI.

Sans doute.

MADAME RAYMOND.

Vous avez en elle une parfaite confiance, puisque vous songez à lui donner votre nom?

MOI.

Certainement, madame; cependant...

MADAME RAYMOND.

Permettez... Aucun acte, aucune circonstance n'ont pu,

n'est-ce pas, élever jusqu'ici dans votre esprit le moindre doute sur la loyauté de son caractère?

MOI.

Non, madame... Je dirai plus : hier, je suis allé rendre visite à plusieurs personnes de ma connaissance, qui ont été de la société de M. et de madame Jefferson lors de leur séjour à Paris; ces personnes se sont montrées unanimes sur ce point, que la plus légère médisance n'avait jamais effleuré la réputation de madame Jefferson. »

MADAME RAYMOND.

Rien de plus honorable pour elle que cette unanimité.

MOI.

Et rien aussi, madame, de plus mérité.

MADAME RAYMOND.

Je le crois... mais j'avais besoin de ces éclaircissements.

MOI.

J'ajouterai ceci... Je ne sais, madame, si vous connaissez de nom madame la marquise de Montbrison?

MADAME RAYMOND.

Oui, quoiqu'elle soit d'un monde où je ne vais pas; mais la personne qui m'a parlé d'elle m'inspire une créance absolue.

MOI.

Et que vous a-t-on dit de la marquise?

**MADAME RAYMOND.**

C'est, m'a-t-on assuré, et je n'en doute pas, car j'ai grande foi dans le jugement porté sur elle, c'est une femme d'un noble cœur, d'un excellent esprit et d'un grand sens...

**MOI.**

Eh bien! la marquise consent à servir de mère à madame Jefferson et à l'accompagner à l'autel le jour de son mariage.

**MADAME RAYMOND.**

Madame de Montbrison?

**MOI.**

Oui, madame.

**MADAME RAYMOND.**

Vous êtes certain de cela?

**MOI.**

La marquise m'a fait l'honneur de me dire à moi-même « qu'elle s'estimait heureuse de servir de mère à madame Jefferson, afin de lui donner ainsi une preuve éclatante de son estime et de son amitié. » Ce sont ses propres paroles.

**MADAME RAYMOND.**

Monsieur Duplessis, d'après ce que vous m'apprenez, surtout au sujet des relations de madame de Montbrison

et de madame Jefferson, je dois insister sur ceci : que je n'entends aucunement porter un jugement sur elle... mais vous faire seulement part de l'impression qu'elle m'a laissée.

MOI.

Jugement ou impression, madame, ce sera pour moi même chose!

MADAME RAYMOND.

Je serais aux regrets qu'il en fût ainsi.

MOI.

Pourquoi cela, madame?

MADAME RAYMOND.

Un jugement... en admettant même qu'il ne soit point erroné, suppose l'étude approfondie d'un caractère, une appréciation basée sur la connaissance de certains faits, n'est-ce pas?

MOI.

Sans doute, madame.

MADAME RAYMOND.

Une impression... est d'une tout autre nature; l'instinct, la sympathie, souvent non moins involontaire, non moins trompeuse que le sentiment contraire, suffisent à nous donner une première impression favorable... ou défavorable... parfois même complètement démentie plus



tard par la connaissance intime de la personne au sujet de qui l'on s'était d'abord mépris.

MOI.

Il me semble, madame, qu'il y a quelque subtilité dans cette distinction.

MADAME RAYMOND.

Non pas! cette distinction est fort importante, et j'y insiste, monsieur Duplessis, parce que, de ma vie, je ne me suis permis de porter légèrement un jugement ou une accusation contre qui que ce soit... Lorsque j'ai cru devoir donner, retirer ou rendre mon estime à quelqu'un, je n'ai cédé à aucun entraînement, j'ai agi selon des actes patents, prouvés; et si, par malheur, j'ai commis une erreur, j'ai du moins conscience de m'être trompée loyalement.

MOI.

J'en suis convaincu, madame, et...

MADAME RAYMOND.

Permettez, monsieur Duplessis; la circonstance est fort grave, fort délicate; il s'agit de votre avenir, de celui de madame Jefferson, et j'éprouverais un cruel regret en pensant que, pour répondre à l'opiniâtreté de votre confiance en moi, je me suis exposée à vous donner, peut-être par une fausse interprétation de mes paroles, une opinion différente de celle que l'on doit sans doute avoir de cette dame.

MOI .

Enfin , madame, quelle est votre opinion sur elle?...

MADAME RAYMOND.

Encore une fois , n'équivoquons pas sur les termes... sinon je serais obligée de rompre cet entretien. Il ne m'est pas permis d'énoncer une opinion arrêtée sur madame Jefferson; j'ai causé une heure avec elle, et, si vous le désirez absolument, je vous instruirai de l'impression, entendez-vous bien? de l'impression... et rien autre chose, qui est résultée pour moi de cette entrevue.

MOI.

Je comprends, madame, l'extrême et délicate réserve de vos paroles; soyez certaine que je ne chercherai pas à leur donner une autre signification que celle que vous leur donnerez vous-même.

MADAME RAYMOND.

S'il en est ainsi, je poursuis. J'ai donc vu madame Jefferson... Sa beauté accomplie m'a paru dépasser tout ce que mon fils m'en avait dit autrefois...

MOI.

N'est-ce pas qu'elle est charmante?

MADAME RAYMOND.

Charmante, et de plus, extrêmement séduisante; elle m'a très-gracieusement offert, au nom de la charité évan-

gélifique, cent louis pour venir en aide aux misères que nous tâchons de soulager; puis à ce sujet, et très-naturellement, l'entretien est tombé sur Jean, et, à son égard, elle a déployé toutes les coquetteries, toutes les câlineries qui doivent aller au cœur d'une mère, lorsqu'il est question de son fils. De Jean à vous, monsieur Duplessis, la transition était simple; madame Jefferson m'a fait part de vos projets de mariage; elle a ajouté que « sachant la haute estime que vous avez pour moi et la bienveillance dont je vous honorais (ce sont ses paroles), elle s'estimerait très-heureuse d'obtenir et de mériter aussi ma bienveillance. » Tout cela dit en excellents termes, avec infiniment de grâce, de tact et de mesure...

MOI.

Mais alors, madame, votre opinion... ou plutôt votre impression doit être...

MADAME RAYMOND.

Pardon... laissez-moi, je vous prie, achever... Madame Jefferson ne m'a pas non plus laissé ignorer que depuis longtemps, et dès avant son second mariage, elle ressentait de l'inclination pour vous, mais que ses devoirs d'épouse, ses principes religieux... (elle a excessivement appuyé sur ses principes religieux...) l'avaient toujours sauvegardée d'un coupable entraînement; elle m'a demandé si je ne voyais pas une garantie de bonheur pour vous deux dans la juste proportion de vos âges,

dans la conformité de vos goûts, de vos caractères, dans votre mutuelle expérience de la vie, et dans la persistance de cet attachement si longtemps combattu; j'ai répondu à madame Jefferson ce que je vous avais déjà dit, monsieur Duplessis, qu'en effet l'intime connaissance que vous deviez avoir l'un de l'autre me semblait vous offrir des chances de bonheur presque assuré; enfin, revenant encore à ses principes religieux, elle y trouverait, disait-elle, la certitude de se montrer aussi irréprochable dans sa conduite que tendrement indulgente pour la vôtre, si, contre son légitime espoir, vous cédiez plus tard à quel qu'un de ces égarements qu'une honnête femme doit toujours paraître ignorer, par respect pour elle-même et pour l'homme dont elle porte le nom. J'oubliais... et ceci me revient maintenant à l'esprit... j'oubliais qu'elle m'a, dans le courant de la conversation, plusieurs fois parlé de M. Jefferson avec autant de vénération que de reconnaissance, et les larmes lui venaient aux yeux à chaque fois qu'elle prononçait son nom; puis elle a terminé notre conversation par ces mots que je peux presque vous citer textuellement : « Chaque jour, madame, j'élève mon âme vers Dieu, pour le remercier des bontés dont il a daigné depuis quelque temps me combler... J'aurai une nouvelle action de grâces à lui rendre aujourd'hui, car aujourd'hui, madame, j'ai eu l'honneur de vous connaître. » Tel a été, en résumé, mon entretien avec madame Jefferson.

MOI.

Et pourtant, madame, je n'en saurais douter, cette entrevue, si j'en juge d'après vos premières paroles, ne vous a pas laissé une impression complètement favorable à madame Jefferson?

MADAME RAYMOND.

Monsieur Duplessis, vous comprenez maintenant avec quelle réserve je dois vous répondre, ne fût-ce d'abord qu'en raison de l'acte généreux de cette dame en faveur de ceux-là qu'elle a bien voulu, à votre recommandation, secourir au nom de la charité évangélique...

MOI.

Quant à cela, madame, cent louis ne sont rien pour madame Jefferson, et...

MADAME RAYMOND.

Mais cent louis sont beaucoup pour les familles dont cette somme allégera les souffrances! C'est à cela que je mesure ma reconnaissance pour leur bienfaitrice; puis enfin madame de Montbrison, dont le jugement est à mes yeux très-sûr et très-sérieux, a eu de longs rapports avec madame Jefferson et doit parfaitement l'apprécier, puisqu'elle consent à lui servir de mère...

MOI.

Enfin, madame, je vous ai écoutée avec une attention

profonde; trouvez-vous quelque chose à reprocher, soit dans les termes, soit dans les sentiments exprimés durant l'entretien que vous venez de me rapporter?

**MADAME RAYMOND.**

Je ne trouve absolument rien à y reprocher, sinon une légère affectation de piété et la péroraison un peu pompeuse dans laquelle madame Jefferson m'annonçait « qu'elle allait rendre grâce à Dieu... de m'avoir connue. »

**MOI.**

Comme toutes les nouvelles converties, elle exagère peut-être son zèle religieux.

**MADAME RAYMOND.**

Ah!... elle est nouvellement convertie?

**MOI.**

Lors de son premier mariage, elle n'avait pas de principes religieux fort arrêtés. Ce n'est que peu de temps avant son union avec M. Jefferson qu'elle a été touchée par la foi; or, vous conviendrez, madame, qu'en admettant, même chez une femme, quelque exagération religieuse, cette exagération ne saurait qu'avoir d'excellents résultats au point de vue des devoirs d'une épouse...

**MADAME RAYMOND.**

En quoi que ce soit, je n'aime l'exagération; elle est, parfois, un signe de faiblesse ou de duplicité. Remar-

quez : je dis *parfois*, et je suis loin d'appliquer ces paroles à madame Jefferson; j'aime à la ranger parmi de nombreuses exceptions et à penser, comme vous, qu'elle est seulement entraînée par son zèle de nouvelle convertie...

MOI.

J'admets ceci; mais enfin, madame, je vous en conjure, au nom de votre loyauté habituelle, dites-moi franchement, brutalement, l'impression que vous a laissée madame Jefferson. Il est de nouveau bien entendu que c'est une impression... rien de plus, et peut-être même trompeuse, mais enfin, quelle est-elle?

MADAME RAYMOND.

Cette dame m'a paru animée des meilleurs sentiments; seulement, il m'a semblé que quelquefois son accent ne concordait peut-être pas absolument avec la pensée qu'elle exprimait... et que...

MOI.

Ainsi, madame, vous la croyez fausse! hypocrite! menteuse!

MADAME RAYMOND.

En vérité, M. Duplessis, il est impossible de causer raisonnablement avec vous, et vous me feriez regretter ma condescendance.

MOI.

De grâce, madame, excusez-moi; mais la circon-

stance est grave, et j'ai une foi aveugle dans votre jugement...

MADAME RAYMOND.

C'est justement parce que la circonstance est grave, c'est justement parce que vous prétendez avoir une foi aveugle dans mon jugement, que je ne saurais souffrir que vous interprétiez mal mes paroles! Je ne vous dis pas, et je n'ai aucune raison de le croire, que madame Jefferson soit fausse, hypocrite et menteuse; je me suis mal expliquée sans doute, je vais donc me servir d'une comparaison musicale qui vous rendra peut-être ma pensée plus intelligible : en un mot, la voix de madame Jefferson ne m'a pas toujours semblé complètement juste... en l'écoutant, j'ai ressenti parfois cette impression que cause une légère dissonance entre le sens des paroles et la façon dont elles sont accentuées, nuance presque insaisissable, sinon pour une oreille délicate et exercée! Rien de plus, rien de moins. Comprenez-vous maintenant qu'il serait aussi déraisonnable à vous d'accuser à ce propos madame Jefferson d'hypocrisie et de mensonge que d'accuser une femme de fausseté parce qu'elle n'aurait pas toujours la voix juste, ou parce que l'expression de son chant ne concorderait pas de tous points avec le sentiment qu'elle veut rendre?

MOI.

En effet, madame, j'interprétais mal vos paroles...



Vous imposiez beaucoup à madame Jefferson, et son trouble aura sans doute altéré son accent.

**MADAME RAYMOND.**

C'est fort probable.

**MOI.**

Enfin, madame, me conseillez-vous d'épouser madame Jefferson, maintenant que vous la connaissez?

**MADAME RAYMOND.**

Encore une fois, M. Duplessis, puis-je avoir la prétention de connaître cette dame parce que j'ai causé pendant une heure avec elle?

**MOI.**

Allons plus loin... supposons que Jean soit à ma place! Eh bien, d'après l'impression que vous a laissée madame Jefferson, conseilleriez-vous à Jean de l'épouser?

**MADAME RAYMOND.**

Non!... si je m'en rapportais uniquement à notre entrevue d'hier...

**MOI.**

Ah! madame!

**MADAME RAYMOND.**

Mais je me hâte d'ajouter qu'une connaissance plus approfondie de cette dame modifierait sans doute ma première impression.

MOI.

Mon Dieu! madame, dans quelle terrible perplexité me jettent vos paroles!

MADAME RAYMOND.

Quoi! vous connaissez madame Jefferson depuis longtemps, vous l'aimez, elle vous aime, et il suffit de quelques-unes de mes paroles pour que d'injurieux soupçons à son égard s'élèvent dans votre esprit!

MOI.

Eh! madame... si j'avais une confiance absolue en elle... je ne l'aurais pas soumise à votre appréciation.

MADAME RAYMOND.

Monsieur Duplessis, rien jusqu'ici n'a pu me faire supposer une pareille défiance de votre part. Voici vos paroles : « J'aime depuis longtemps madame Jefferson, elle partage ce sentiment; ce mariage me semble réunir toutes les chances de bonheur possible, c'est une digne et honnête femme; cependant, voyez-la, madame, et veuillez me faire connaître ce que vous en pensez. »

MOI.

Oui, madame, ce sont là mes paroles.

MADAME RAYMOND.

Depuis notre dernière entrevue, vous avez donc eu de graves sujets de défiance contre cette dame?

MOI.

Pas précisément... mais...

MADAME RAYMOND.

Écoutez-moi bien : je n'ai pas sollicité, je ne sollicite point vos confidences; j'ignore si vous croyez devoir me cacher quelques-uns des antécédents de madame Jefferson : j'ajouterai toutefois que si, par impossible, vous aviez déjà de justes raisons de vous méfier d'elle, l'impression qu'elle m'a laissée, si peu approfondie qu'elle soit, acquerrait une tout autre gravité, puisque cette impression m'est restée, malgré des apparences irréprochables et après un entretien d'une heure à peine.

MOI.

Je n'ai aucun sujet de me méfier d'elle, je vous en donne l'assurance, madame...

MADAME RAYMOND.

En ce cas, puisque tout le passé de cette dame vous prouve qu'elle a été jusqu'ici une digne et honnête femme, n'attachez aucune importance à mon sentiment; car si vous aviez eu lieu de suspecter sa sincérité, sa moralité, je vous aurais dit : croyez-en mon instinct, mes pressentiments, qui alors ne m'auraient pas trompée... Réfléchissez... réfléchissez beaucoup avant de conclure ce mariage!

MOI.

Mais dans quel but madame Jefferson aurait-elle

voulu m'abuser? Elle désire ardemment cette union, elle m'aime, j'en suis certain, et ma fortune est minime comparée à la sienne.

MADAME RAYMOND.

Une femme peut avoir de mauvaises passions, et malgré cela aimer, vouloir se marier; elle peut dissimuler, dompter même son naturel, tant qu'elle est subjuguée par l'amour! Mais ensuite, si l'amour n'a été qu'une illusion éphémère, une fantaisie, un caprice; si les mauvaises passions passagèrement comprimées se déchainent, quelle est la vie du mari d'une pareille femme? Ce sont là, heureusement, de vaines suppositions, puisque vous avez une confiance méritée dans madame Jefferson; sinon j'aurais encore à attirer votre attention sur un point très-délicat... Il existe, dites-vous, une disproportion considérable entre la fortune de madame Jefferson et la vôtre?

MOI.

Oui, madame.

MADAME RAYMOND.

Cette disproportion me semble absolument insignifiante entre deux honnêtes gens pleins de confiance, d'estime réciproque, et forts de la sincérité de leur affection, ainsi qu'il en est de vous et de madame Jefferson; mais si vous aviez conservé le moindre doute sur la moralité de la femme qui vous apporterait en mariage des biens im-

menses, la plus vulgaire délicatesse vous eût commandé de repousser une union qui pouvait paraître entachée de lâche tolérance ou de basse cupidité. Ai-je besoin d'ajouter, monsieur Duplessis, que la parfaite honorabilité de votre caractère vous met au-dessus d'un pareil soupçon? Mais le monde où vous vivez médit, médit beaucoup en cela par désœuvrement plutôt que par méchanceté; cependant certaines médisances ternissent parfois l'honneur d'un homme! Dieu merci, ces craintes sont chimériques en ce qui vous touche. Si le malheur avait voulu que les dehors câlins, doucereux, honnêtes et dévots de madame Jefferson n'eussent été que des dehors empruntés pour la circonstance; si le masque avait dû tomber plus tard... votre vie eût été un enfer! Vous n'auriez inspiré aux gens superficiels aucune pitié, car ils se seraient crus autorisés à prétendre que vous aviez épousé cette riche veuve pour son argent, et elle-même vous eût peut-être adressé un jour ce reproche écrasant.

MOI.

Ah! madame, cette pensée est horrible!

Quoique présentées sous la forme d'une hypothèse, les paroles de madame Raymond m'épouvantèrent; elles semblaient confirmer mes vagues et instinctives défiances, qui se réveillaient en ce moment plus vives que jamais. Soudain Jean entra chez sa mère et interrompit notre entretien.

---

---

XVII.

Jean Raymond me tendit cordialement la main et me dit :

— Ma mère m'a appris hier avec quelle générosité madame Jefferson a bien venir au secours de nos pauvres amis. Remercie-la pour moi, en attendant que j'aie la remercier moi-même... Je ne pouvais trouver une plus heureuse occasion de renouveler connaissance avec elle.

MOI.

Je serai ton interprète, mon ami, mais tu ne pourras voir madame Jefferson... elle est au couvent.

JEAN.

Comment... au couvent?

MOI.

Elle s'est retirée au *Sacré-Cœur* jusqu'au jour de son mariage.

JEAN.

Ah! elle se remarie... Et avec qui cela?

MOI, à madame Raymond.

Vous avez cru, madame, devoir cacher à Jean le motif de notre entretien?

MADAME RAYMOND.

J'ignorais, monsieur Duplessis, si vous désiriez mettre mon fils dans la confiance de vos projets...

JEAN.

Quoi! c'est toi, Fernand, qui épouses madame Jefferson?

MOI.

Voyons, Jean, que penserais-tu de ce mariage?

JEAN.

Ce que j'en penserais?

MOI.

Oui, tu la connais, tu l'as souvent vue du temps de ce pauvre Hyacinthe; tu as pu juger quelle femme c'était.

JEAN.

C'était une ravissante femme; j'ai rarement rencontré une si rare beauté.

MOI.

Soit... Mais son caractère?

JEAN.

Ma foi... très-franc, très-ouvert, autant que j'ai pu en juger. Elle avouait hautement avoir été élevée quasi comme une sauvage, par une horrible marâtre qui la battait et ne lui donnait pas souvent du pain à son appétit; aussi disait-elle que sans l'angélique bonté d'Hyacinthe,

qui l'avait retirée de cet enfer, elle aurait été sans doute, comme tant d'autres, une créature perdue.

MADAME RAYMOND.

Monsieur Duplessis, j'ignorais ces particularités, elles ont en ce moment leur importance; mais, Jean, dis-moi, est-ce que la femme de votre ami était alors d'une dévotion fervente?

JEAN.

Elle, dévote! ah! tant s'en faut! Notre pauvre Hyacinthe, qui était non pas dévot, mais, ce qui vaut mieux, spiritualiste par excellence, et, en cette qualité, plus que personne pénétré des lois éternelles du bien, du juste et du devoir, s'efforçait en vain de faire comprendre à sa femme que tout n'était pas sens, appétit et matière; ils avaient à ce sujet, en ma présence, les plus singulières discussions du monde... car sa femme ne démordait point de ce beau raisonnement : « Quand j'ai faim, j'ai envie de manger et je mange... quand j'ai sommeil, j'ai envie de dormir et je dors; donc, toutes les philosophies du monde ne me prouveront jamais que j'ai tort de manger quand j'ai faim et de dormir quand j'ai sommeil. »

MADAME RAYMOND.

Ceci me semble contraster beaucoup avec les continues invocations de cette dame à la *grâce*... car, mon ami, monsieur Duplessis te dira comme moi qu'aujourd'hui madame Jefferson est d'une dévotion ardente...



JEAN.

C'est impossible!...

MOI.

Jean... cela est... la foi l'a touchée...

JEAN.

Tu me dis cela d'un ton si sérieux, si convaincu, mon bon Fernand, qu'il me faut bien te croire... mais cela me semble furieusement extraordinaire : la femme d'Hyacinthe dévote... elle!

MOI.

Crois-tu qu'elle ait jamais donné lieu à notre ami de se plaindre d'elle?

JEAN.

Quant à cela, non!... cette nature inculte, ardente, et je la crois loyale, devait être, selon moi, beaucoup plus sauvegardée d'une faiblesse par sa franchise que par le respect de ses devoirs, dont elle n'avait pas une notion très-claire; elle me paraissait incapable de ruser, de mentir; elle aurait peut-être brutalement quitté Hyacinthe, mais elle ne l'eût pas, je pense, lâchement trompé.

Cet entretien me mettait au supplice; Jean avait en effet connu Césarine avant que j'eusse si indignement abusé de la confiance de notre ami d'enfance; il jugeait avec justesse le caractère de *la Césarine de ce temps-là*; il avait fallu plus tard ma perverse influence sur elle pour l'amener à feindre et à tromper Hyacinthe, au lieu de

rompre brusquement avec lui, et de le quitter, comme elle me l'avait souvent proposé, car la dissimulation, le mensonge lui pesaient; mais j'avais toujours repoussé cette extrémité, songeant à la responsabilité, aux mille embarras qu'une rupture éclatante devait m'attirer. Je sentais la fausseté de ma position vis-à-vis de Jean et de sa mère; je venais leur demander conseil, et je ne voulais, je ne pouvais, par respect humain, être sincère à l'endroit du passé, avouer ma liaison avec Césarine et la mort prématurée de ce malheureux enfant, fruit de l'adultère. Je ne pouvais avouer non plus ma ruine presque complète, et surtout l'invincible persistance de mes doutes, malgré un concours de faits ou d'apparences absolument favorables à madame Jefferson, sauf l'impression de madame Raymond, et pourtant j'aurais voulu qu'en m'engageant à conclure ce riche mariage, elle m'eût pour ainsi dire absous à mes propres yeux des conséquences peut-être funestes qu'il pourrait avoir!

Madame Raymond écouta son fils avec beaucoup d'attention et reprit :

— Monsieur Duplessis, vous avez de votre propre gré associé Jean à notre entretien, vous lui avez aussi demandé son avis sur vos projets, désirez-vous que nous causions avec lui de cette détermination si importante pour vous?

MOI.

C'est mon plus vif désir, madame, si Jean y consent.

JEAN.

Tu sais, Fernand, à quel point tout ce qui te touche m'intéresse; mais, en fait de mariage, je crains d'être assez mauvais et partial conseiller, décidé que je suis à rester garçon.

MADAME RAYMOND.

Mon ami, ton amitié pour M. Duplessis, ta connaissance de certains antécédents, peuvent nous bien inspirer et nous être fort utiles, et quelques-unes de tes paroles font naître certains soupçons dans mon esprit.

JEAN.

Comment cela, ma mère?

MADAME RAYMOND.

Je t'avais déjà entendu apprécier la femme de votre ami ainsi que tu viens de le faire; aussi je n'ai pu, et je le disais tout à l'heure à M. Duplessis, je n'ai pu me défendre d'une sorte de vague défiance au sujet de madame Jefferson. Selon toi, et tu viens de me le répéter, elle était d'un caractère franc, vif, ouvert; je m'attendais donc à voir une femme tout en dehors. Quel a été mon étonnement de trouver en elle une personne contenue, réservée, s'observant à chacune de ses paroles, et tenant un langage contrit, discret, modeste, doux, insinuant, et parlant à chaque instant de sa foi, de Dieu et de la grâce...

**JEAN.**

Ce contraste est tel, en effet, que comme à toi, ma mère, il me donne à réfléchir, puis... Mais j'y songe, et voilà qui me semble beaucoup plus grave! dis-moi, Fernand, est-ce que mon oncle t'aurait par hasard parlé de M. Jefferson?

**MOI.**

Oui.

**JEAN.**

En quels termes?

**MOI.**

En des termes... que je ne saurais reproduire devant madame.

**JEAN.**

Fernand a raison, ma mère; il est des mœurs si infâmes, que l'on n'oserait même y faire allusion devant une honnête femme; mais mon oncle ne t'a sûrement pas appris que les richesses de cet homme étaient dues à la fraude, à l'usure?

**MADAME RAYMOND.**

Quoi... cette fortune?

**MOI.**

Madame, je vais vous apprendre, à mon grand regret, que M. Godefroid, bien involontairement, a été abusé par d'indignes calomnies...

JEAN.

Mon ami, crois-moi, mon oncle est un homme de trop de sens pour jamais être l'écho d'une calomnie.

MOI.

Je peux t'affirmer que M. Jefferson était non-seulement un homme de bonnes mœurs, mais un homme d'une probité exemplaire!

JEAN.

Fernand, si tu savais avec quel scrupule mon oncle pèse ses paroles lorsqu'il s'agit de porter une grave accusation contre quelqu'un, tu serais persuadé, comme je le suis, que c'est toi que l'on a abusé.

MOI.

Je suis persuadé du contraire.

JEAN.

Mon ami, ton cœur est facile et bon, tu as une grande répugnance à croire au mal; mais enfin voici des faits : l'homme dont nous parlons a tellement soulevé l'indignation publique par ses fourberies et ses abominables débauches, qu'il a été chassé de deux villes; cette expulsion a été de notoriété publique, mon oncle en était témoin.

MADAME RAYMOND.

Mon fils, j'ai comme toi une foi absolue dans le jugement et la bonne foi de mon frère; cependant, comment

se fait-il que madame Jefferson ait eu hier les larmes aux yeux chaque fois qu'il était question de son mari, sur le compte duquel elle s'exprimait avec une vénération touchante? Ce serait là une incroyable hypocrisie de la part de cette dame, et j'hésite d'autant plus à la croire capable de mentir ainsi, que madame de Montbrison, de qui l'excellent sens et la sûreté de jugement sont pour moi incontestables, tient en une si parfaite estime madame Jefferson, qu'elle consent à lui servir de mère.

MOI.

Jean, tu entends madame; elle affirme un fait.

JEAN.

L'on voit tous les jours d'honnêtes gens abusés; et puis, que vous dirai-je... tout ceci... excusez l'un et l'autre ma brutalité, tout ceci *ne sent pas bon*... non que je rende la femme responsable de la dépravation du mari; mais, vois-tu, Fernand, c'est sans doute chose grave qu'un mariage, mais il y a quelque chose de plus grave encore : c'est l'honneur.

MOI.

Que veux-tu dire?

JEAN.

Admets une supposition : tu es trompé par de faux renseignements; la source de la fortune de cet homme a en effet une origine impure, tu l'ignores, tu épouses sa

veuve, son héritière; ne te rends-tu pas ainsi aux yeux de tous solidaire d'une infamie? ne jouis-tu pas à ton insu, je le veux, des fruits honteux de la fraude? Et puis, qu'un jour tu découvres la vérité... quels seront les regrets, ton désespoir! Songe à cela, Fernand, toi si loyal, toi qui, il y a quelque temps encore, as fait preuve d'une si rare délicatesse au sujet de la dot de ta femme!

MOI.

Mon ami, j'aurais honte d'une pareille solidarité si elle pouvait exister... mais, je te le répète, M. Godefroid a été trompé; l'origine de la fortune de M. Jefferson est pure.

JEAN.

En as-tu la preuve palpable? Peux-tu me dire : « Jean... je te donne ma parole d'honnête homme qu'il m'est moralement, matériellement prouvé que la fortune dont jouit madame Jefferson a été noblement acquise? » Oh! si tu me jures cela sur l'honneur, je te crois!

MOI.

J'ai, te dis-je, une certitude morale, absolue, mais...

JEAN.

... Mais tu es trop honnête homme pour engager ta parole faute de preuves matérielles? Je reconnais là ta loyauté; aussi, je persiste à croire à la véracité des renseignements de mon oncle; se trouvant sur les lieux, et

contemporain des faits, il n'a pu être abusé; mais enfin, dans une question si grave, l'on ne saurait trop s'éclairer, n'est-ce pas?

MOI.

Sans doute.

JEAN.

Rends-toi à la légation des États-Unis; les diplomates sont toujours très-exactement renseignés sur leurs nationaux, surtout lorsqu'il s'agit d'un homme cité par sa grande fortune; informe-toi auprès du ministre, contrôle ainsi ce que mon oncle t'a rapporté sur M. Jefferson.

MOI.

Je suivrai cet avis, mais je suis certain d'avance que de deux choses l'une : ou le ministre aura aussi été, comme tant d'autres, abusé par la calomnie, ou il me répondra que M. Jefferson était un parfait honnête homme. Je connais d'ailleurs la cause de ces accusations contre lui. Lors de son séjour à Paris, il donnait de grandes fêtes auxquelles il n'invitait jamais ses compatriotes; de là leur jalousie, leur haine; de là les bruits odieux qu'ils ont répandus sur ses mœurs, sur l'origine de sa fortune.

MADAME RAYMOND.

Monsieur Duplessis, il nous faut à regret vous quitter; voici l'heure à laquelle mon fils et moi devons nous rendre à notre maison de commerce. Nous reprendrons



plus tard, si vous le désirez, cet entretien. Tout ce que je puis vous dire en ce moment, c'est que si vous persistez à me demander mon avis...

MOI.

Oui, madame...

MADAME RAYMOND.

Eh bien! vous devez hésiter, hésiter beaucoup à contracter ce mariage, et si votre amour pour madame Jefferson vous subjuguait à ce point de ne tenir aucun compte, non de nos avis, mais de nos pressentiments, vous serez, nous n'en doutons pas, du moins fidèle à vos sentiments de délicatesse accoutumée; vous userez de votre influence sur cette dame pour l'engager à répudier des richesses que nous n'avons que trop de sujets de croire mal acquises; votre fortune personnelle sera plus que suffisante pour vous assurer à vous et à votre femme une existence honorable. Vous seriez, je n'en doute point, monsieur Duplessis, révolté à la seule pensée d'user en quoi que ce soit de ces grands biens dont l'origine nous semble suspecte.

Puis allant à un bureau placé dans le salon, madame Raymond prit dans ce meuble les deux billets de mille francs que Césarine lui avait apportés la veille, et me les remit en disant :

— Veuillez remercier pour nous madame Jefferson de sa généreuse intention en faveur de nos amis... mais...

MOI.

Quoi! madame, vous refusez ces secours?

MADAME RAYMOND.

Notre cause a surtout pour elle son irréprochable honnêteté, monsieur Duplessis; nous ne pouvons pas dire, comme je ne sais plus quel despote de Rome : *Peu nous importe la source impure de l'argent!* celui que nous consacrons au soulagement de nos frères qui souffrent ne doit jamais être entaché, ou même suspecté de l'être... Croyez-moi, nos amis auxquels ce secours était destiné partageraient nos scrupules.

MOI.

Ah! madame, vous êtes cruelle!

JEAN.

Fernand, le refus de ma mère n'a rien de blessant pour toi. L'honorabilité de cette fortune ne nous est pas démontrée; pouvons-nous, lorsque l'honneur, la délicatesse t'obligent à ne pas accepter la jouissance de ces richesses, pouvons-nous, en accepter une pareille au nom de nos amis?

MADAME RAYMOND.

Puis enfin, monsieur Duplessis, dans le cas où nos doutes nous tromperaient, vous n'aurez, après un examen approfondi des faits, qu'à nous dire, ainsi que Jean vous y conviait tout à l'heure : « Je vous donne ma parole

d'honnête homme que la probité de M. Jefferson m'est matériellement démontrée... » Oh! alors nous recevrons cette offrande avec reconnaissance; jusque-là, conservez-la comme un dépôt.

MOI.

Soit, madame, ai-je répondu en prenant les deux billets de mille francs, j'ai l'espérance, la certitude, de vous prouver combien vos craintes, vos soupçons étaient peu fondés.

JEAN.

Et ce jour-là, mon bon Fernand, tu nous auras allégés d'un grand poids; mais crois mon conseil, et ainsi que te l'a dit ma mère : réfléchis beaucoup avant de te lier par ce mariage, où jusqu'ici nous ne voyons pas pour toi de suffisantes garanties de sécurité.

---

## XVIII.

A peine sorti de chez madame Raymond, j'ai donné librement cours à mon indignation, difficilement contenue pendant la fin de notre entretien.

Une réflexion, traversant soudain mon esprit, m'avait

fait deviner pour quels secrets motifs madame Raymond et peut-être Jean m'engageaient à ne pas donner suite à mes projets de mariage.

Oui, j'en suis convaincu, cette femme stoïque, cette femme de l'ancienne Rome, *veut faire épouser à son fils l'opulente veuve du banquier américain*; ses millions serviraient à la propagande républicaine.

Oui, les scrupules de Jean et de sa mère sont feints à l'endroit de cette offrande apportée par madame Jefferson; ils visent à mieux que cela... et lorsque, assez niais pour les en croire, j'aurai renoncé à cette union, j'y aurai renoncé au profit de qui?

Au profit de Jean et des *frères et amis*.

Madame Raymond est fine et rusée... elle s'est bien gardée de *brûler ses vaisseaux* et de me mettre à même de m'étonner, de m'indigner un jour en voyant ce cher Jean épouser une femme que l'on prétendait peu digne de moi!

Oh! non, madame Raymond est trop adroite pour se compromettre de la sorte! Elle a maintes fois et surtout insisté sur ceci :

« Qu'elle n'entendait nullement me donner sur Césarine une *opinion* précise; c'était seulement une vague *impression*, causée par des nuances presque insaisissables, et cette impression pouvait même être démentie plus tard par une connaissance plus approfondie du caractère de madame Jefferson. »

Sans doute cette impression s'est formulée un peu plus nettement après l'arrivée de Jean et vers la fin de l'entretien; l'on m'a dit :

« Réfléchissez, prenez garde, examinez, reculez l'époque de ce mariage, ne vous engagez pas prématurément. »

Oui, et pendant que je réfléchirai, pendant que j'examinerai, madame Raymond, en femme de ressources, prenant les devants, s'introduisant auprès de madame Jefferson, blessée, outrée de mes hésitations injurieuses pour elle, exploitera très-habilement l'irritation de Césarine, me noircira à ses yeux, lui peindra mes doutes, mes soupçons odieux, lui dira combien j'ai rendu ma première femme malheureuse, et me *coupera*, comme on dit vulgairement, *l'herbe sous le pied* au profit de la république!

Et cependant, de la part de madame Raymond et de Jean, un tel calcul serait ignoble!

Franchement, les connaissant comme je les connais... ai-je le droit de les accuser d'une pareille indignité?

Bah! deux cent mille livres de rente à faire entrer dans la caisse des *frères et amis* font évanouir bien des scrupules!

Mais, soit, n'allons pas jusque-là.

Jean et sa mère sont tout simplement jaloux de me voir contracter un si riche mariage, et ils veulent l'empêcher.

Mon Dieu! Jean et sa mère sont de très-braves gens,

tout confits en mâles vertus, en héroïsme, mais ils sont soumis comme les plus humbles mortels aux infirmités de l'humaine espèce, et l'*envie* est la plus générale, la plus enracinée de ces infirmités morales!

Ah! pardieu! je ne serai ni dupe de l'*envie* de Jean et de sa mère, s'ils ne font que m'*envier*, ni dupe de leur *rouerie*, s'ils veulent me détourner de cette union dans leur intérêt personnel.

Moi aussi, je *brûlerai mes vaisseaux!* Ces doutes, ces hésitations continuelles deviennent pour moi un supplice intolérable.

Quoi! il est en mon pouvoir d'épouser la plus ravissante femme que j'aie connue; nous nous aimons éperdument; elle a plus de deux cent mille livres de rente, et j'hésite!...

Allons donc, c'est stupide!

Que peut-il m'arriver, au pis-aller?

Que Césarine, au lieu d'être un ange, soit un démon?

Que ce mariage, au lieu d'être le ciel, soit l'enfer?

Eh bien! je me soustrairai aux griffes du démon et je sortirai de l'enfer, voilà tout; je me retrouverai dans la même position où j'étais avant d'avoir retrouvé madame Jefferson.

Et alors... et alors, j'aviserais.

Mais, j'en jure Dieu! je ne serai pas assez niais pour sacrifier mille chances de bonheur possible... probable... que dis-je! de bonheur certain, à je ne sais quelles vagues et puérides appréhensions.

C'est dit : quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, quoi qu'il arrive, Césarine sera ma femme.

. . . . .

Telles ont été mes pensées en sortant de chez madame Raymond.

Une circonstance fortuite me mit à même de *brûler mes vaisseaux*.

Dans le trouble et l'indignation où je me trouvais en quittant Jean et sa mère, je n'avais pas songé de dire à mon cocher là où il devait me conduire; il crut que je voulais retourner chez moi et prit le chemin de la rue de Courcelles. Je fus, en traversant le faubourg Saint-Honoré, distrait de mes réflexions, et je m'aperçus que ma voiture me ramenait au logis. Je tirai le cordon, mon cocher arrêta son cheval, et en me penchant vers la glace, que je baissai afin de donner mes ordres, j'aperçus, cloué à la porte d'un fort bel hôtel, un écriteau portant ces mots : *Hôtel meublé à vendre ou à louer*.

L'occasion me parut providentielle pour *brûler*, ainsi que je le disais, *mes vaisseaux*.

Je ne devais revoir Césarine qu'à midi; j'avais le temps de visiter cet hôtel, et, s'il me convenait, de traiter immédiatement de cette acquisition, afin d'engager mon mariage par ce premier acte.

Je me fis donc descendre à la porte de cette habitation, et je demandai à la visiter : elle était splendide; son vaste jardin s'étendait jusqu'aux Champs-Élysées, sur

lesquels s'ouvrait une petite grille avoisinant un charmant pavillon rustique, composé de deux salons et surélevé au-dessus d'une grotte de rocailles; cette retraite, ombragée de grands arbres, devait être charmante durant l'été; l'ameublement de l'hôtel, d'un excellent goût et d'une rare élégance, était presque neuf.

Le hasard me servait à souhait, je trouvais de prime saut une demeure de tous points convenable et que j'aurais peut-être longtemps cherchée; le prix de cet hôtel tout meublé, me dit le concierge, était de sept cent vingt mille francs.

Je me fis aussitôt conduire chez l'homme d'affaires chargé de cette vente, et, après quelques débats, il laissa l'hôtel pour sept cent mille francs; je lui donnai un mot pour le notaire de madame Jefferson, le priant de s'occuper le jour même du contrat d'acquisition; puis, en proie à une sorte d'agitation fiévreuse, je me rendis au couvent du Sacré-Cœur, à l'heure à laquelle j'étais attendu.

Bientôt Césarine vint, comme la veille, au parloir, et accompagnée d'une religieuse qui, ne s'éloignant pas, put entendre notre entretien.

— Avez-vous vu madame Raymond?

Tels furent les premiers mots de Césarine.

— Oui, madame, répondis-je, car la présence de la sœur m'imposait une grande réserve, bien que nos projets de mariage fussent sans doute connus dans le couvent;



j'ai vu madame Raymond, et elle pense comme nous au sujet de ce que vous savez.

— J'avais pressenti ce résultat d'après l'entretien que j'ai eu hier avec elle. C'est une femme d'un esprit rare et d'un noble caractère; je vous sais doublement gré de me l'avoir fait connaître.

— En sortant de chez madame Raymond, j'ai été visiter un hôtel tout meublé qui me semble devoir vous convenir, madame; il est situé rue du Faubourg Saint-Honoré.

— Tout ce qui vous conviendra me convient; ne consultez que votre goût : il sera, je vous l'ai dit, toujours le mien.

— Je vais aujourd'hui même m'occuper de la publication des bans. Ainsi, dans quinze jours au plus tard, tous nos vœux seront comblés.

— Oui... grâce à Dieu, ils le seront.... Vous prierez M. Turpin de vous remettre les pièces nécessaires à la publication des bans, il les possède.

— Oui, madame.

Et j'ajoutai tout bas d'une voix passionnée en me rapprochant de la grille :

— Ah! Césarinet combien il me coûte de parler ainsi froidement... de cette union dont la seule pensée m'enivre.

— Fernand... mon ami... je vous en prie, parlons tout haut, me répondit-elle d'une voix basse et émue.

Puis elle se recula de quelques pas de la grille, afin de

rendre impossible de ma part toute nouvelle tentative d'aparté.

Notre conversation, dès lors insignifiante puisque la religieuse pouvait l'entendre, dura une demi-heure environ, puis je me retirai.

Dans l'état d'excitation où je me trouvais, je regardai comme un grand bonheur pour moi la retraite de Césarine au sein de ce couvent.

Si j'avais dû la revoir chaque jour, dans l'abandon de l'intimité jusqu'à l'époque fixée pour notre union, m'efforçant de lire au plus profond de son cœur, comme par le passé, j'aurais été de nouveau en proie à ces doutes, à ces perplexités qui me torturaient et auxquelles je voulais à tout prix échapper par une résolution inébranlable.

Au sortir du couvent, désirant m'engager de plus en plus à mon mariage par des actes, et voulant aussi m'étourdir sur les réflexions qui venaient encore, malgré moi, sourdement m'assaillir, je suis allé chez mon marchand de chevaux, chez mon carrossier, chez mon orfèvre, et là j'ai fait des commandes et des acquisitions importantes qui ne devaient être livrées que la veille du jour où j'épouserai Césarine; enfin, pour ne pas rester un instant seul avec moi-même, j'ai dîné à mon club.

Tout se sait à Paris, et tout se sait avec une incroyable rapidité.

Le bruit de mon mariage, répandu sans doute par

quelques amis de madame de Montbrison, était, au club, la nouvelle du jour; l'on exagérait encore, et selon l'habitude, la fortune déjà considérable de la jeune et belle veuve du banquier américain.

Je reçus les compliments de mes amis, et afin de continuer à m'engager de plus en plus, j'acceptai ouvertement ces compliments, affirmant que le mariage aurait lieu dans quinze jours.

Il me fut facile de voir que j'excitais beaucoup d'envie; l'on s'extasiait sur mon heureux sort; j'étais né sous une admirable étoile; tout me favorisait, tout me venait à point, etc., etc.

Ces félicitations me ravissaient. Je quittai le club plus résolu que jamais d'épouser madame Jefferson; puis, je suis rentré chez moi, où je viens d'écrire ces dernières pages de mon journal, du moins quant à présent.

. . . . .  
Décidément, je me trompais sur l'utilité pratique de ce journal : ainsi face à face avec moi-même, cherchant incessamment à scruter, à analyser mes pensées et celles des autres, j'étais tombé dans un abîme de doutes, de contradictions, où je flottais au gré de mes ressentiments de chaque jour.

De là mes irrésolutions continuelles; grâce à Dieu, ces irrésolutions ont cessé; j'épouse Césarine...

Je conserverai néanmoins ce journal comme un souvenir, comme un confident du passé; mais je ne crois

pas que j'y ajoute désormais une ligne après celle-ci :

*« Dans quinze jours, madame Jefferson s'appellera madame Duplessis. »*

---

---

## XIX.

J'interrompis en effet mon journal, il me faisait peur. C'était souvent le miroir fidèle de mon âme, et j'y voyais à nu ma conscience...

Ce journal, çà et là éclairé par quelques lueurs de raison, pouvait encore me signaler les écueils au milieu desquels je voulais opiniâtrément me jeter, aveuglé par le bouillonnement des sens et par la cupidité.

En proie à une sorte de fiévreuse ivresse, je hâtai autant que possible l'accomplissement de mon union avec madame Jefferson; j'allais chaque jour la voir au couvent : la réserve que je subissais durant ces visites exaltait ma passion jusqu'au délire.

Je n'étais pas retourné chez madame Raymond, persuadé que, soit par envie; soit par calcul, elle avait voulu rompre mon mariage; n'osant cependant adresser un si odieux et si absurde reproche à cette noble femme, ou même lui laisser soupçonner ma défiance, j'écrivis à Jean afin de le prier d'exprimer à sa mère ma profonde recon-

naissance des avis qu'elle avait bien voulu, ainsi que lui, me donner; mais j'avouais que, l'amour l'emportant sur la raison, je me décidais à épouser madame Jefferson en *séparant nos biens*, afin de mettre ma délicatesse à couvert.

Le lendemain du jour où il reçut cette lettre, Jean vint chez moi; prévoyant et craignant sa visite, j'avais donné l'ordre de ne pas le recevoir. Il se présenta de nouveau le lendemain matin de fort bonne heure et trouva encore ma porte close. Il m'écrivit alors une lettre remplie d'affection et de bon sens; il comprenait, en la déplorant, la violence de ma passion, car il connaissait, disait-il, depuis longtemps mon caractère; aussi s'affligeait-il plus qu'il ne s'étonnait du nouvel entraînement auquel je céda; mais, confiant dans mes sentiments d'honneur, il était certain d'avance que j'avais traité la question pécuniaire de ce mariage avec *ma délicatesse habituelle*. Néanmoins, au sujet de cette question, il redoutait pour moi le jugement de personnes moins convaincues que lui de ma scrupuleuse honorabilité.

La lettre de Jean se terminait ainsi :

« Adieu, mon ami, puisse l'avenir ne pas justifier les prévisions de ma mère et les miennes! Avec quel bonheur nous reconnâtrions alors la supériorité de ta pénétration sur la nôtre! Enfin, quoi qu'il arrive, mon cher Fernand, si jamais de mauvais jours t'étaient réservés, souviens-toi de nous. Un mot de ta main... et où que je sois (à moins

que je ne sois en prison), j'accours, et tu trouveras ma vieille amitié ce qu'elle a toujours été : ombrageuse, rude et sévère, lorsqu'il s'agit d'empêcher ce que je crois mauvais pour toi... mais tendre, consolante, lorsque le mal est fait et que tu en souffres. »

L'affection, la sincérité, la loyauté perçaient à chaque mot de cette lettre; mais telle était la fatalité de mon aveuglement, que je persistai dans mes doutes injurieux à l'endroit de Jean et de sa mère.

J'écrivis aussi à madame de Méligny pour lui apprendre, avec toutes les mesures et précautions convenables, que je me mariais; elle me remercia fort allégrement de lui épargner ainsi un aveu toujours désobligeant pour l'homme auquel on l'adresse. En d'autres termes, *elle ne m'aimait plus*, mais elle conservait toujours de moi un bon souvenir, et me reverrait dans le monde comme un ancien ami, etc., etc.

L'hôtel du faubourg Saint-Honoré fut acheté par l'entremise de M. Turpin, notaire de madame Jefferson, et *au nom de celle-ci*, ce qui me parut convenable, cette acquisition ayant lieu avant notre mariage; je ne fis d'ailleurs aucun usage de la faculté de tirer des mandats à vue sur M. Turpin. Mes commandes considérables en argenterie, chevaux, voitures, ne devaient être livrées que la veille du jour où je me mariais, et soldées ensuite; je m'occupai aussi de réunir le nombreux personnel de notre future maison, et l'on parlait d'avance

des fêtes brillantes que nous devons donner pendant l'hiver.

Le notaire voulut un jour me lire la minute de mon contrat de mariage, rédigé d'après les instructions de madame Jefferson; je me refusai absolument à prendre connaissance de cet acte, j'exigeai de plus qu'il ne me fût pas lu lorsque j'aurais à le signer.

Mes derniers doutes, mes dernières appréhensions s'effaçaient devant les félicitations quotidiennes que je recevais sur mon prochain mariage; j'étais, à ce sujet, complimenté non-seulement par mes jeunes amis du club, mais encore par des personnes graves et jouissant dans le monde d'une considération élevée; je voyais souvent madame de Montbrison, j'allais, pour ainsi dire, retremper ma confiance dans la tendre estime que cette femme, universellement respectée, témoignait à madame Jefferson.

L'époque de notre union fut fixée au 20 novembre.

Le mariage religieux devait avoir lieu à dix heures du soir, dans la chapelle du couvent du *Sacré-Cœur*, en présence d'une société peu nombreuse et choisie dans le meilleur monde, c'est-à-dire parmi l'intimité de madame de Montbrison.

Nous avions d'abord songé, madame Jefferson et moi, à aller passer loin de Paris le premier mois de nos noces; mais, en outre que la saison était assez avancée, il me parut que cette coutume, convenable et concevable lors-

qu'il s'agit de soustraire une jeune personne aux regards, souvent malins ou indiscrets, dont est poursuivie pendant quelque temps une nouvelle mariée; que cette coutume, lorsqu'il s'agissait de *deux veufs*, pouvait paraître d'une exagération de chasteté ridicule. Madame de Montbrison et Césarine partagèrent mon avis; nous convînmes qu'après la cérémonie nuptiale, qui devait avoir lieu à dix heures du soir, au couvent du *Sacré-Cœur*, nous nous rendrions à notre hôtel du faubourg Saint-Honoré, dans lequel madame Jefferson m'avait prié de faire transporter le mobilier de sa chambre à coucher et celui de son oratoire, meubles auxquels elle tenait particulièrement. Mon appartement, situé au premier étage, communiquait à celui de ma femme par un escalier dérobé aboutissant à son oratoire. Elle avait préféré habiter le rez-de-chaussée, parce qu'il attenait au jardin, fort vaste et fort beau, où l'on descendait par un perron de quelques degrés; elle se promettait, disait-elle, un grand plaisir de cette promenade de plain-pied avec son appartement, et surtout de faire, pendant l'été, de longues stations dans le pavillon rustique situé au fond du jardin, près de la petite grille qui s'ouvre sur les Champs-Élysées.

J'attendais le 20 novembre avec une grande impatience; enfin ce jour vint.

La veille, le contrat fut signé chez madame de Montbrison, en très-petit comité, sans que j'eusse voulu jeter les yeux sur l'acte important que je ratifiais; après cette signature, le mariage civil eut lieu.



Pour la première fois, depuis quinze jours, je revis madame Jefferson autrement qu'à travers la grille du couvent; sa beauté, plus éblouissante que jamais, redoubla mon enivrement, et je remarquai avec bonheur et orgueil l'admiration que causait à tous cette femme si séduisante. La solennité de l'engagement qu'elle contractait donnait à ses traits une expression grave et recueillie dont je fus profondément touché; chacun remarquait la grâce et la dignité de son maintien, le tact, la mesure, la modestie de ses paroles; je ne pus l'entretenir que devant les personnes témoins de cette cérémonie, après laquelle madame de Montbrison voulut reconduire sa fille, comme elle disait, et elle l'accompagna au couvent, où nous devions recevoir, le lendemain soir, à dix heures, la bénédiction nuptiale.

Ce jour, si ardemment attendu, je le passai dans notre hôtel du faubourg Saint-Honoré; je fis remplir les salons de fleurs, et j'ordonnai d'illuminer les salons *a giorno*, comme si nous devions donner une grande fête.

Le soir venu, je me rendis au couvent du Sacré-Cœur, et le 20 novembre 1832, à dix heures du soir, j'épousai madame Jefferson.

. . . . .  
La cupidité seule ne m'avait pas poussé à ce mariage, l'enivrante beauté de Césarine me rendait peut-être encore plus épris d'elle que par le passé; aussi, lorsque après la bénédiction nuptiale je ramenai *ma femme*, seule avec moi, dans notre hôtel embaumé de fleurs, étincelant de lumières, mon bonheur touchait au délire.

Mes espérances furent trompées...

Cette nuit, si passionnément attendue, fut pour moi une nuit de larmes, de regrets désespérés, de folle fureur, et de malédiction sur moi-même !

Première et cruelle déception !

Le lendemain, *ma femme* m'écrivit la lettre suivante qu'Aurore la mulâtresse remit à mon valet de chambre :

« Cette nuit, vous m'avez quittée bien triste, bien désespéré, mon tendre ami; vous n'avez voulu ni m'entendre ni me comprendre...

» Peut-être daignerez-vous lire ma lettre : elle vous expliquera en peu de mots les causes d'un changement dont vous êtes si chagrin.

» Depuis notre première séparation, mon Fernand, et quoique remariée à M. Jefferson, je suis fidèlement restée votre veuve.

» Pendant ce long veuvage, tout mon amour pour vous s'est concentré dans mon cœur; là, il s'est épuré en vertu d'une religion adorable, qui paye le sacrifice de nos passions terrestres par de divines espérances; mon amour s'est ainsi dépouillé de ce qu'il avait de grossier; aussi j'ai pu sans rougir vous aimer devant Dieu, qui lit au fond de nos pensées les plus secrètes.

» Lorsqu'au bout de plusieurs années je vous ai revu, mon ami, quelques ressouvenirs d'un passé criminel m'ont agitée malgré moi; vous avez été témoin de mon émotion, mais heureusement le Seigneur m'a fait la grâce

de me donner la force de dompter ces agitations mauvaises; sa grâce ne m'a pas abandonnée aujourd'hui, elle ne m'abandonnera jamais, je l'espère, ou plutôt je le crois... je le sens.

» Mon ami, il faut oublier la maîtresse coupable et passionnée; il ne faut plus voir en moi que l'épouse, à qui ce titre sacré impose de chastes renoncements en expiation du passé...

» Cette sage conduite m'est dictée non-seulement par le besoin d'un sacrifice expiatoire, mais aussi par la prévoyance de mon affection pour vous.

» Ce que vous appelez *ma beauté* est, ainsi que toute chose humaine, périssable; quelques années encore, cette beauté aura disparu, et avec elle disparaîtront ces transports qu'elle vous cause aujourd'hui.

» Accoutumons-nous donc dès à présent, mon ami, à ces relations tendres, confiantes, dévouées, mais graves, pieuses, et, par leur sainteté même, mises pour toujours à l'abri du honteux entraînement des sens; dans peu d'années l'âge nous commanderait ce que je vous demande aujourd'hui.

» Prévenons ce refroidissement inévitable, et nous nous épargnerons de grands mécomptes.

» Quant à moi, mon ami, je vous le répète, je suis résolue, *invinciblement résolue* de suivre cette ligne de conduite; ma foi me l'indique, et dans ma foi je trouverai, avec l'aide de Dieu, la force de ne jamais dévier de cette

voie si sage, dont le but est notre bonheur commun.

» Imité-moi, mon ami; songez que tout sacrifice nous est un jour compté !

» Et maintenant, mon ami, cette lettre dissipera, je l'espère, le premier nuage qui s'est élevé entre nous; il sera aussi le dernier, j'en suis certaine.

» Venez, je vous attends dans mon oratoire; vous m'y trouverez priant le Seigneur de vous inspirer de bonnes et durables résolutions.

» CÉSARINE DUPLESSIS. »

J'étais éperdument amoureux; cette lettre mystique ne me laissait aucun espoir de triompher d'une froideur dont je m'étais senti non moins humilié que désespéré, car cette froideur ressemblait à une répugnance insurmontable.

Rapprochement étrange! punition providentielle ! Ma femme me tenait presque le même langage que je tenais autrefois à Albine, afin de glacer sa jeunesse, lui répétant sans cesse *que l'amour n'avait rien de commun avec les devoirs austères du mariage.*

Certain de l'irrésistible ténacité de Césarine au sujet des renoncements qu'elle s'imposait en manière d'expiation, je devais me résigner à rester célibataire auprès d'elle, malgré l'ardeur de mon amour!

Je verrais ma femme chaque jour dans l'intimité, nous habiterions sous le même toit, et il me faudrait vivre avec elle comme vivent généralement les époux après dix

années de mariage, et la fin de ce supplice quotidien, quand arriverait-elle?... lorsque l'âge aurait flétri la beauté de Césarine.

Elle m'avait donc trompé? Son trouble, sa rougeur, les battements de son sein, tout était donc mensonge, lorsque avant notre mariage je l'avais serrée dans mes bras?

Non, elle ne niait pas ce qu'elle appelait ces *émotions mauvaises*; elle les avait combattues, dominées, pour les combattre, pour les dominer encore; elle comptait sur sa foi fervente, et ne se trompait pas dans ses espérances.

Tout fut inutile! protestations de l'amour le plus tendre, prières, emportements, suivis de larmes suppliées, je ne pus faire dévier madame Duplessis de ses résolutions.

Elle me donnait d'ailleurs de nombreuses preuves d'affectueux attachement; sa douceur angélique ne se démentit pas, et si j'avais pu trouver dans les prévenances les plus touchantes, dans les attentions les plus délicates, une compensation à mes regrets, j'eusse été bientôt consolé; mais, loin de là! les premiers temps de cette union furent pour moi une véritable torture.

J'avais annoncé à toutes les personnes de ma société qu'après notre mariage ma femme et moi nous ouvririons notre maison et que nous donnerions des fêtes; il me fallut tenir ma promesse; ces fêtes furent splendides. Madame Duplessis faisait les honneurs de chez elle avec une grâce parfaite; sa rare beauté éclipsait celle de toutes les femmes; chacun enviait mon bonheur.

Hélas! l'on ignorait que resté seul en compagnie de Césarine, après ces brillantes réceptions dont elle avait été la reine, je regagnais mon appartement et elle le sien.

Parfois, cependant, ne pouvant maîtriser mes transports, ivre d'amour, je me jetais aux pieds de ma femme; alors ses traits souriants, épanouis, se rembrunissaient, prenaient une expression de froideur glaciale.

« — Mon ami, me disait-elle tristement, si vous saviez combien vous m'affligez!... ne pourrez-vous donc jamais oublier cette périssable et misérable beauté dont le hasard m'a douée! Oh! je la prends en haine puisqu'elle cause vos tourments! De grâce, mon ami, contentez-vous du tendre et sérieux attachement que je ressens, que je ressentirai toute ma vie pour vous, et dont je tâche de vous donner mille preuves en accomplissant de mon mieux mes devoirs d'épouse.

. . . . .

Je dois l'avouer, madame Duplessis montrait une telle réserve, une telle dignité au milieu des empressements dont elle était l'objet, que jamais elle n'avait donné le plus léger prétexte à l'irritable susceptibilité de ma jalousie, pourtant si ombrageuse. Sauf deux ou trois femmes, et parmi elles madame de Montbrison, qui lui témoignait une amitié croissante, Césarine ne recevait personne le matin; s'agissait-il d'aller au bal ou en soirée, elle subordonnait toujours sa volonté à la mienne, jusque dans le choix et le goût de sa parure.

Rien de plus régulier, de plus édifiant que la vie intérieure de ma femme.

Chaque matin elle se rendait à la messe, soit à pied, soit en voiture; puis elle revenait pour assister au déjeuner. Au moins une ou deux fois par semaine, elle sortait dans l'après-dinée pour aller se confesser, car tous les mois elle communiait; souvent aussi elle avait de longues conférences avec son directeur, vieil ecclésiastique que, sur mes observations très-docilement écoutées, elle avait substitué dans sa confiance à ce jeune prêtre que j'avais deux fois rencontré chez elle avant notre mariage. Les pratiques religieuses et les obligations mondaines de Césarine ne l'empêchaient pas de surveiller sa maison et d'y maintenir un ordre parfait; nous vivions très-grandement sans folle prodigalité.

Quant à la disposition de notre fortune, elle m'était complètement abandonnée. Lorsqu'il s'agissait d'un paiement, je donnais un mandat sur M. Turpin, le notaire, et il payait à vue; si madame Duplessis avait elle-même besoin d'argent pour ses aumônes, elle s'adressait à moi. Un jour je lui conseillai d'acheter quelques belles propriétés au lieu de conserver sa fortune entière en valeurs négociables; elle me répondit : « Que je pouvais agir à » ce sujet ainsi que je l'entendrais; mais il lui semblait » que des maisons et des terres offraient des embarras » de gestion et souvent des pertes auxquelles n'était pas » exposée une fortune en portefeuille. »

Cette observation me parut juste; d'ailleurs, par un retour involontaire sur la pensée cupide qui m'avait en partie conseillé ce mariage, j'éprouvais une telle répugnance à m'occuper de nos affaires d'intérêt, que je n'insistai pas sur cette acquisition de propriétés conseillée par moi à Césarine.

Que dirai-je? si j'avais retrouvé dans ma femme la maîtresse passionnée d'autrefois, j'aurais été le plus heureux des hommes; mais, triste bizarrerie de ma position! ma femme était le modèle des épouses; on l'estimait, on l'honorait dans le meilleur monde; madame de Montbrison et quelques autres personnes dont le jugement était entouré d'une imposante autorité me répétaient incessamment : « Madame Duplessis est un ange! » Je jouissais enfin de tous les avantages d'une fortune immense, après avoir vu avec épouvante s'ouvrir l'abîme de ma ruine, et chaque jour je me prenais à maudire ce mariage! J'allais parfois jusqu'à m'écrier :

« Si ma femme, au lieu d'être un ange, était un démon d'hypocrisie et d'inférieure méchanceté; elle aurait découvert l'effrayant secret de me rendre le plus malheureux des hommes en se montrant la plus irréprochable des épouses!... »

Puis à ces exagérations succédait un retour à des réalités déjà suffisamment cruelles pour moi.

« Césarine est sincère, me disais-je, sa dévotion est outrée mais respectable; elle veut expier notre criminelle



liaison d'autrefois par des sacrifices qui lui sont peut-être aussi pénibles qu'à moi... Mais la foi religieuse la soutient, lui offre d'ineffables compensations, et la foi me manque : de là mes tourments, ma vaine révolte contre l'impossible. »

Huit ou dix mois se passèrent ainsi; ils furent l'une des époques les plus tristes de ma vie...

« A quoi bon user dans des regrets stériles les dernières années de ma jeunesse? Pourquoi ne pas chercher l'oubli de mon chagrin dans les plaisirs et atteindre ainsi la maturité de l'âge? Alors, Césarine vieillissant aussi ne m'inspirera plus d'amour, et je ne verrai en elle que la plus tendre et la plus dévouée des amies. »

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.